

Université de Montréal

Glace
suivi de *Une écriture hystérique?*

par
Geneviève Lauzon

Département d'études françaises
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)
en études françaises
option création

Août, 2001

© Geneviève Lauzon, 2001

PQ

35

U54

2002

V.009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Glace
suivi de *Une écriture hystérique?*

présenté par :

Geneviève Lauzon

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

François Hébert
président-rapporteur

Jean Larose
directeur de recherche

Marie-Pascale Huglo
membre du jury



Résumé *

Court roman à la première personne, la partie création de ce mémoire raconte l'histoire d'une jeune femme qui vit avec sa sœur cadette, Hélène, dans un appartement de Montréal. Sur une période d'un an environ, elle nous parlera de ses désirs, de ses craintes, et surtout, de cette terrible douleur qui l'assaille lorsqu'Hélène ramène à l'appartement un vieux copain, Alexandre, qui viendra habiter avec elles. Les troubles psychiques déjà latents chez la narratrice – possessivité malade envers sa sœur, désir d'effacement de soi et d'identification à l'autre – s'accroîtront alors qu'elle tentera en vain de mettre terme à cette relation, échafaudant plusieurs stratagèmes, sombrant tranquillement dans un état névrotique de plus en plus profond... Ce sont donc les traces de son intériorité psychique que nous suivrons, oscillant ainsi entre le passé et le présent, parcourant des chemins sinueux où rêve et réalité se recourent sans cesse.

L'essai qui suit cette première partie me permettra de développer un questionnement engendré par cette exploration. Nous y verrons en quoi la **création littéraire** présente des rapports flagrants avec l'**hystérie**, telle que définie par Sigmund Freud et Joseph Breuer dans les *Études sur l'hystérie*. Après avoir étudié le fondement de ces rapports et ce qu'ils permettent de comprendre quant à la création littéraire, nous en viendrons à la conclusion qu'il existe une écriture hystérique, basée sur les concepts de **réminiscence** et de **symbolisation**, présentant dans son fond et dans sa forme tout un réseau associatif de représentations.

* Les mots clés sont en caractère gras.

Table des matières

Résumé.....	iii
Remerciements.....	v
Glace	1
I	2
II	41
III	60
IV	90
Une écriture hystérique?	102
Introduction	103
I. Rapports sommaires	105
II. Formation et dilapidation des symptômes hystériques :	
Le travail de la création littéraire	110
III. <i>Le ravissement de Lol V. Stein</i> :	
Un modèle d'écriture hystérique	121
Conclusion	125
Bibliographie	vi

Remerciements

Je tiens à remercier M. Jean Larose pour ses précieux conseils et pour avoir su me guider dans les méandres de la création littéraire...

Je tiens également à remercier mon compagnon, Maxime, ma famille et mes amis qui ont su être patients et me soutenir jusqu'à la fin...

Glace

Roman

I

Malgré la pluie qui tombe à grosses gouttes, je ne me presse pas, marche tranquillement, la tête basse, regardant l'eau courir dans les fentes du trottoir, écoutant le sourd chuchotement de l'averse... Je m'arrête, lève les yeux vers le troisième étage de la façade de briques rouges. Il est tard. Presque minuit. À travers l'écran opaque de la pluie, je vois la grande fenêtre, celle qui donne sur le salon. Toutes les lumières sont éteintes là-haut. On pourrait jurer qu'il n'y a personne.

Mais je sais qu'elle est là.

Elle a téléphoné au travail ce soir, dès qu'elle a mis le pied dans l'appartement. Elle revenait de Québec où elle était allée prendre un peu de bon temps, une semaine, avec des copines. Bien entendu, elle avait pris la voiture, m'obligeant à marcher pour aller au boulot, et... À me faire tremper ce soir! Je ne m'en plains pas. Ça m'aura permis de me calmer. Je n'aurais pas voulu qu'elle remarque mon enthousiasme et sache combien je me suis ennuyée d'elle. Mes nuits ont été longues. Les siennes ont dû être courtes. Elle doit se reposer maintenant. Dormir un peu. Récupérer.

Il est tard. Minuit.

J'avance, entre dans l'immeuble, prends le courrier dans la boîte postale, monte l'escalier, saute par-dessus la dernière marche qui n'est plus très solide et ouvre enfin la porte de l'appartement. Tout est noir. Et trop calme. Je n'enlève ni mon manteau ni mes souliers dont les semelles dégouttent en laissant de grosses traces sur le plancher de bois. Je regarde droit devant, fixe un point aveugle au fond du long couloir qui se déroule dans toute son obscurité.

Depuis un peu plus de deux semaines, un immense miroir me nargue sur le mur du vestibule. L'interrupteur est tellement éloigné de la porte que je n'ai pas le choix : je dois passer devant ce miroir lorsque j'entre dans l'appartement. Un énorme miroir antique qui nous prend jusqu'aux genoux, encadré de fleurs et de motifs baroques en vieux cuivre.

- *Il est MA-GNI-FI-QUE! Comme ça, on saura toujours qu'est-ce qu'on a l'air, juste avant de sortir!* qu'elle m'a dit pendant que je posais les clous.

Je déteste ce miroir. En fait, je déteste tous les miroirs. Particulièrement dans l'obscurité.

Il y avait un jeu qui nous amusait beaucoup quand nous étions petites. La seule règle consistait à regarder fixement son reflet dans un miroir, alors que régnait la plus profonde noirceur, en répétant dix fois « *Marie-Rose, Marie-Rose, Marie-Rose, ...* ». Ainsi, disaient certains, nous devions apercevoir le reflet de notre visage vieilli, ridé, aussi pâle qu'un fantôme, presque translucide. Ou alors, disaient d'autres,

de notre visage mort, putréfié. Je me souviens que la petite voisine, celle qui habitait la maison blanche juste à côté de la nôtre, nous avait raconté qu'une fois, elle s'était vue en zombie, le visage couvert de petits asticots. Je ne me suis jamais rendue au dixième « *Marie-Rose* ».

Le reflet de ce visage me poursuit toujours. Et s'il suffisait d'y penser pour apercevoir l'affreuse image? Si, puisque j'y pense chaque fois que je passe devant un miroir dans l'obscurité, je me voyais sans même prononcer dix fois le nom fatidique? Si je rencontrais, par inadvertance ou à cause d'un court-circuit dans le système des ondes surnaturelles, le reflet de celle que je ne reconnaîtrais pas? Bref, quand il fait trop noir, je me flanque des œillères, je déplace le regard, fuis, marche la tête très basse, les yeux rivés au plancher...

Si on le regarde sans broncher, sans même cligner des paupières, le miroir embrouille les traits, les transforme, les efface, si bien que rapidement on ne se distingue plus qu'à travers un épais brouillard. Pire encore, lors des nuits les plus ténébreuses, le miroir ne renvoie rien. Ou peut-être est-ce l'œil qui, privé de lumière, n'arrive à capter aucune image, que quelques ombres incertaines? Le reflet reste toujours réduit au néant, masqué par l'opacité de l'obscurité. Invisible. Absent.

Je n'ai jamais parlé de cette peur à Hélène. Elle ne comprendrait pas. Et je préfère me taire que d'entendre le petit rire qui lui échappe quand je lui fais ce genre de confidences. Un petit rire aigu et coupant, comme celui de notre mère, celui qui me donne des frissons dans le dos parce qu'il crie tout haut « *Comme tu peux être*

imbécile! ». Je ne prends pas le risque. Je me tais. De toute façon, ma cadette a une sorte d'adoration pour les miroirs. Qui pourrait l'en blâmer avec ce visage parfait, ovale, juste assez rose pour paraître toujours frais même lorsqu'elle transpire comme c'est pas permis, avec ses lèvres juste assez pulpeuses et jamais gercées, ses longs cils qui pourraient faire n'importe quelle pub de mascara, ses longs cheveux noirs dont les mèches viennent lui barrer le front d'une manière symétrique, ingénieusement calculée. Elle a accroché des miroirs partout dans l'appartement, de sorte qu'elle n'ait jamais à tourner la tête de plus d'un quart de tour pour se voir... Seule ma chambre, où rien ne me reflète, reste un doux refuge dans ce palais des glaces.

Ce soir, l'énorme miroir du vestibule semble avoir grandi dans l'épaisseur suffocante de l'obscurité. L'averse l'a nourri. Au compte-gouttes. Rien à voir avec l'air feutré, pesant et apaisant qu'il y avait jadis, lorsque nous habitions chez Maman, que l'orage éclatait dehors et que l'électricité manquait. Il n'y avait plus aucun son dans la maison, pas même le ronron incessant du réfrigérateur. Nous descendions à la cave. Il faisait froid. Tout n'était que silence. On arrivait même à entendre battre le cœur de l'autre. Nos souffles résonnaient, s'accordaient au rythme des gouttelettes qui fouettaient les fenêtres laissées ouvertes pour sentir la fraîcheur de l'averse. L'odeur d'humidité et de boules-à-mites nous donnait la nausée et le plancher de ciment était si froid qu'on avait peine à s'y asseoir.

Le faible halo des quelques chandelles que nous avons allumées donnait à notre peau une teinte luisante, orangée, rendait les ombres mouvantes qui, dansant sur nos visages, les fondaient l'un dans l'autre, les confondaient... Assises en indien,

face à face, les mains serrées, les yeux fermés, nous appelions les esprits et les âmes. Nous proférions des formules, des incantations dont nous inventions les termes au fur et à mesure, nous convaincant pourtant avec ardeur de les avoir déjà entendues ou lues dans un quelconque grimoire ancestral.

Il nous arrivait, ces soirs-là, de sentir un autre souffle, chaud, qui se mêlait aux nôtres et nous frôlait la nuque. Ou une voix. Lente, traînante, grave. Juste un murmure, mais assez clair pour qu'on ne le confonde pas avec le vent. Nous ne savions pas ce que cette voix disait. Elle s'exprimait dans un autre langage. Celui qu'on ne peut comprendre. Tranquillement, sans faire le moindre mouvement brusque, par crainte de la faire fuir, nous ouvrons les yeux, un à un, cherchant une lueur ou une ombre d'où cette voix aurait pu provenir. Nous nous regardions, muettes et frissonnantes, sachant très bien que l'autre aussi avait entendu...

Ces nuits sont révolues maintenant. Nous ne descendons plus à la cave, les esprits sont calmement revenus à leurs tombeaux et rien ne subsiste du silence réconfortant de l'orage. Pourtant, ce soir, alors que j'entre sans bruit dans l'appartement, que je glisse lentement la main sur la paroi lisse et froide du mur en cherchant désespérément l'interrupteur, j'entends encore...

Un souffle.

Je m'arrête, m'immobilise, tends l'oreille, ferme les yeux et arrête de respirer un instant, m'efforce d'utiliser toute la force dont je suis capable pour augmenter mon acuité auditive et lui donner toute la puissance nécessaire pour distinguer...

Deux souffles.

Ils se chevauchent au fond du couloir, haletants derrière la porte de sa chambre. Je reste là, m'adosse contre le mur, me laisse glisser sur le plancher. Je n'ai pas peur. Les écoute. Murmurer, s'essouffler, rire... Le miroir du vestibule me guette sournoisement, me poursuit encore, me rattrape dans l'obscurité, m'avale, m'efface. Je me relève, avance et me poste devant lui, défiante, le forçant à me prendre.

Mais il n'y a déjà plus rien.

Je regagne donc ma chambre, me couche tout habillée et m'endors bercée par les murmures qui valsent toujours dans l'autre chambre, juste de l'autre côté du mur. Un mur pas très épais que j'imagine encore plus mince. Pour me rapprocher un peu. Le mur n'est plus qu'une fragile planche de bois, puis qu'un rideau très léger, presque de la soie. Je le touche, le caresse doucement, dessinant cette silhouette que je connais par cœur. Ils sont là, juste de l'autre côté, presque contre moi...

Tranquillement l'eau monte. Je la sens sous moi. Elle me pousse. Me soulève. L'air est lourd. Le ciel n'est plus. Qu'un épais brouillard. Qu'un plafond très bas. Trop bas. Je replie la tête et les épaules pour ne pas être frappée. Recroquevillée sur une planche de bois, je m'agrippe. Agrippe. L'eau s'agite. M'emporte sur la crête de ses vagues. Très loin, une silhouette. Énorme dans le noir. Qu'une ombre. Noire sur noir. Elle s'avance, se dessine de plus en plus clairement. Un vaisseau. Au loin, le bruit sourd de son chemin dans l'eau, du vent dans ses voiles.

J'ai toujours un pied dans le sommeil et les yeux pleins de sable. Le soleil ne perce pas encore le rideau qui pend à ma fenêtre, mais une légère lueur flotte dans ma chambre, faible, presque stupide. Une odeur également. De café et d'œufs dans la poêle. À moins que ce ne soit des crêpes...

Je les entends : des toussotements, des murmures, un couteau qui gratte le fond d'une assiette... Je dormirais bien encore une heure mais j'ai trop hâte de la voir. Elle m'a tellement manqué cette semaine. Je n'aime pas quand elle quitte l'appartement trop longtemps. Seulement, je suis toujours si contente de la retrouver

que je ne saurais lui en garder rancune. Peu m'importe qu'il y ait quelqu'un avec elle. J'y suis habituée. Il y a bien longtemps qu'elle ne dort plus seule. De toute façon, d'ordinaire, lorsqu'arrive le matin, elle est déjà lasse de celui qui l'a tenue dans ses bras toute la nuit et profite de ma présence pour le lui faire comprendre : elle converse avec moi, me porte une attention toute particulière, allant même jusqu'à m'inventer un rendez-vous chez le médecin auquel elle doit « *ab-so-lu-ment* » m'accompagner, ou une visite très importante chez notre grand-mère que nous n'avons jamais connue. J'ai fini par aimer ces moments. Même par y mettre du mien. Parfois.

Je me réveille donc avec peine, me frotte les yeux, sors du lit, enlève mon manteau encore humide de l'averse d'hier et me déchausse. Je quitte ma chambre et emprunte silencieusement le long couloir vers la cuisine. Elle avertit l'autre...

- Parle pas trop fort, tu vas réveiller ma sœur.

Je reste sur le seuil et m'appuie au cadre de la porte, les bras croisés. Un jeune homme, assis à la petite table ronde, me tourne le dos, les yeux fixés sur elle. Accoudée au comptoir tout au fond de la cuisine, elle se regarde dans le grille-pain, replaçant quelques mèches rebelles. Ils n'ont pas remarqué ma présence et sursautent lorsque je réponds d'une voix enrouée...

- Trop tard, c'est déjà fait!

Quittant des yeux son reflet, elle se retourne vers moi, me scrute un peu sans rien dire, fronce les sourcils en voyant l'état de mes vêtements aussi froissés que mon visage, fait la moue puis éclate de rire.

- Hé! la grande sœur! Ça fait un boutte hein? J'suis contente de t'voir!

Elle s'avance, me prend dans ses bras.

Tout se serre dans mon ventre. Ça sent la feinte à plein nez. *L'air est lourd.* Ses bras sont froids, comme son regard. Ses paroles n'auraient pas pu sonner plus faux. L'amant ne sera pas laissé-pour-compte cette fois-ci. Aucun rendez-vous chez le médecin, aucune visite chez la grand-mère... Je le vois clairement mais reste là, n'ayant nulle part ailleurs où aller. Puis j'ai soif. Très soif. Je m'avance donc vers le jeune homme pour me présenter, – Hélène ne prend jamais la peine de faire les présentations, c'est toujours à moi ou à l'autre de le faire – il se retourne en me tendant une main robuste que je prends et secoue sans ardeur, bredouillant un faible « *Salut, enchantée* ».

Ce visage, j'en suis certaine, ne m'est pas inconnu... Cherchant où je l'ai déjà vu, je me dirige vers le frigo pour y prendre la bouteille de jus d'orange et boire au goulot de verre froid. Ma sœur m'éclaire avant que j'aie pu poser la question :

- Tu l'reconnais pas? Rappelle-toi... C'est lui qui m'avait accompagnée à mon bal de finissante... T'sais... Alexandre!

Un vent passe, me gèle jusqu'à la moelle. Un frisson naît au bas de ma colonne vertébrale et court jusqu'à ma nuque. Tout mon corps frémit. Des coups dans ma poitrine. Mes os tremblent, s'entrechoquent. *Je m'agrippe. Agrippe. L'eau s'agite. M'emporte sur la crête de ses vagues.* Étouffée, je crache la gorgée de jus d'orange restée prise au fond de ma gorge, ma main lâche la bouteille qui tombe sur le plancher et éclate contre la céramique avec fracas, le liquide gicle, sur la porte blanche du frigo, sur mes jambes et sur celles de ma sœur. Réprimant un cri, j'abandonne tout, cours vers la chambre de bain et m'y enferme. Hélène me suit, m'appelle en criant, frappe contre la porte. Mais je n'entends rien. Ne veux rien entendre.

Fermant le rideau de douche, je m'assois au fond de la baignoire, replie les genoux sous mon menton et enserme mes jambes de mes deux bras, tentant de me faire assez petite pour disparaître. Au rythme régulier de l'eau qui s'égoutte tranquillement du robinet défectueux, je me berce doucement. Me calme.

Le même gel me prend tout le corps. Le même froid, la même brûlure que cette nuit. Celle que j'ai tant voulu oublier. Cette maudite nuit où, pour la première fois, elle a pris cette autre voix, celle qui chuchotait jadis derrière le chaos silencieux de l'orage, adoptant cet autre langage, celui que je ne peux comprendre...

Quelques rues. Puis la limo noire, celle qu'ils ont louée pour leur bal de finissants, s'arrête en face d'un night club. Je me gare de l'autre côté du boulevard. Un énorme camion passe entre nous, me bouche la vue pendant qu'ils entrent dans l'immense bâtisse de béton gris et que la limousine disparaît au loin...J'arrête le moteur de la voiture, sors et traverse le boulevard en courant pour entrer à mon tour dans le night club.

Un escalier majestueux se déroule devant moi. Je monte, marche à marche, m'assurant de bien avoir posé le pied avant de lever l'autre. Il fait noir. Froid. La rampe de l'escalier est gelée et la vieille peinture s'écaille sous ma main. En haut, un mastodonte à gueule de chien est posté devant une énorme porte. Il me regarde de la tête aux pieds, me scrute, dit quelque chose que je ne comprends pas, puis tire la porte avec force, m'introduisant dans l'ancre obscur...

Un jeune homme au crâne rasé, à la barbichette rousse et hirsute, est accoudé à un comptoir, si haut que je dois lever la tête pour voir son visage. Le jeune homme ne dit rien, tend une main qui ne semble pas lui appartenir, comme détachée de son corps, aux longs doigts effilés et tortueux. Je paie le prix d'entrée. M'engouffre.

Marchant tranquillement, presque sur la pointe des pieds, je frissonne malgré la chaleur suffocante et lourde qui pèse sur mes épaules. J'essaie de regarder, de voir, mais ne distingue rien. Le flot m'emporte, l'air manque. Une odeur putride d'alcool,

de fumée et de sueur me bloque la gorge et les narines. Les tables et les verres vibrent sous le volume puissant de la musique. On me bouscule, me pousse, me tire. De longues torches, alignées sur les murs, créent un faible halo, mouvant, qui s'étend et se dissipe dans un étroit périmètre. Il fait beaucoup trop sombre pour distinguer quoi que ce soit. Tant de visages, tous identiques, se retournent, me regardent...

Je bute contre un gros haut-parleur et m'arrête pour m'y appuyer, me croyant invisible derrière cette immense boîte noire. La musique résonne sourdement dans mon corps. Des coups dans ma poitrine. Sur la piste de danse, les gens s'agitent au rythme endiablé qui semble les hypnotiser. Une épaisse fumée les avale, les efface.

Elle est là. Juste une ombre d'abord. Une silhouette floue, presque méconnaissable parmi les autres. La fumée se dissipe... Le satin rouge de sa robe détonne dans le décor obscur du night club. Le tissu me brûle les yeux. M'incendie. Je ne dois pas regarder, je le sais bien. Mais je ne peux faire autrement. Un verre à la main, riant à pleine gorge, elle bouge langoureusement. Je vois, je sens, sa peau contre le satin brûlant, ses muscles, sous sa peau, qui bougent, se contractent, se détendent. Le liquide transparent déborde du verre, coule le long de son bras.

Le cavalier est là, immobile, vissé au plancher. Elle gravite autour de lui, s'en approche, trop, s'en éloigne, puis revient le frôler, descend lentement le long de son corps en le parcourant de ses mains. Il ne bouge pas, garde les yeux fermés, la tête légèrement levée vers le ciel, bras ballants. Un léger sourire sur ses lèvres. Il n'y a

plus que ce visage, que ce sourire qui me nargue, et le satin rouge qui s'agite et l'enveloppe...

Un projecteur se braque soudainement au plafond sur une immense sphère plaquée de petits miroirs qui se met à tourner... Tourner... Tourner... Une multitude de points lumineux se propage, court sur les murs et le plafond. Les flammes des torches restent noires, brûlent sans éclairer, effacées par la blancheur crue du carrousel. Ma tête tourne, emportée dans la ronde infernale... Je ferme les yeux. Quelques secondes seulement. Ne respire plus.

J'ouvre enfin les paupières. Hélène a disparu. Mais le visage du cavalier est toujours là. Toujours immobile. De marbre. Il me fixe, fronce les sourcils, lève un bras dans les airs, me pointe d'un index accusateur et crie. Je n'entends rien, que la musique qui cogne toujours dans ma poitrine. Je voudrais partir, m'enfuir. La foule, trop dense, m'en empêche, me coince. Je reste là, malgré moi, incapable du moindre mouvement. Mon pouls s'accélère...

Il s'avance, se fraie un chemin, ne me quittant pas des yeux, se poste devant moi sans dire un mot. Je tourne la tête et cherche sur la piste... Elle reste invisible. Il me regarde, me souffle son haleine d'alcool à la figure, me scrute, semble se demander... Il observe, sagement, avec une minutieuse attention, mon front, mes yeux, mon nez, ma bouche...

Sans réfléchir, je lève les bras, prends sa tête entre mes mains en appuyant très fort sur les tempes, l'attire vers mon visage, pose mes lèvres sur les siennes en cherchant ce goût qu'elles auraient pu garder...

Avec force, il m'enserme les poignets et se défait de l'étreinte en me repoussant brusquement. Je ferme les yeux, crie de toutes mes forces mais ma gorge est si sèche que rien ne sort, qu'un faible râlement... Je me débats, me défais des fers, m'enfuis à toutes jambes, cours, bouscule les gens sur mon passage...

Sans regarder en arrière. Je sais que je ne le dois pas. Sinon j'y perds... Et j'y reste...

Il y a bien longtemps que je n'avais plus pensé à cette nuit. Jusqu'ici, j'avais réussi à l'enfouir dans un de ces recoins de ma tête où je ne vais jamais. Pour laisser la poussière recouvrir le souvenir jusqu'à l'ensevelir complètement... Mais rien n'a été effacé, et le vent a tout soufflé, tout déterré.

Le souvenir s'est peut-être altéré, transformé dans ma mémoire... Peut-être ai-je confondu réalité et cauchemar? Je ne sais plus. Ne me souviens plus exactement. N'arrive plus à distinguer ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas. Que ce froid qui me prend tout le corps... Bien réel, lui...

J'ouvre les yeux, déplie les genoux, me relève, me déshabille lentement et ouvre les robinets, essayant de fondre un peu sous l'eau bouillante. Le liquide chaud

coule sans effacer le fardeau. Ma tête tourne toujours. Les mains sur la paroi glissante de la douche, j'appuie fortement pour garder mon équilibre. Je ne sais plus quoi penser de cette nuit. Et de cette réapparition.

Je tente de me rassurer : beaucoup de choses ont changé, les hommes se sont succédés, et je serais prête à parier qu'il ne sera bientôt qu'un nom de plus sur la longue liste d'Hélène...

Je sors de la douche et tends l'oreille. Aucun bruit. Il n'y a plus personne dans l'appartement. Ils doivent être partis. Une manche d'un de ses chemisiers pend sur le bord du panier à lessive. Je l'attrape et tire, lentement, pour enfouir mon visage encore mouillé dans le tissu. Elle devait le porter hier soir, son odeur y est toujours imprégnée. Avec minutie, avec délicatesse, presque avec pudeur, je défais, du bout des doigts, chacun des minuscules boutons et enfile le chemisier. Le tissu passe difficilement, s'accroche aux gouttelettes qui perlent sur ma peau. Souriant béatement, je reste là, devant le miroir. J'observe. Tiens les yeux grands ouverts jusqu'à ce qu'ils se remplissent de larmes et que ma vision s'embrouille... Je décide alors moi-même des limites du champ, effectue le cadrage du plan, coupe là, juste au ras de la gorge. Pour ne plus voir que les jambes, les hanches, la peau moite et humide qui paraît dans l'entrebâillement du chemisier déboutonné...

Ainsi heureuse, j'ouvre la porte de la salle de bain, sors et me dirige vers la cuisine. Tout est propre. Ils ont tout nettoyé avant de partir. J'allume la radio, erre un peu dans l'appartement, déambule de pièce en pièce, jusqu'à sa chambre. Elle sera

sûrement absente toute la journée : elle doit rattraper tous les cours qu'elle a manqués durant sa petite semaine entre copines. J'entre donc sans crainte. J'y suis venue tant de fois depuis que nous habitons ici. En catimini, sans rien dire à personne.

Un plaisir intime.

Chez Maman, nous dormions dans la même chambre et j'avais accès à tout. Ici, c'est une toute autre histoire. Elle partage beaucoup moins de choses avec moi et son jardin secret a fleuri... Elle a même installé une serrure sur sa porte. Heureusement, elle ne se verrouille que de l'intérieur. Alors, lorsqu'elle est absente, j'ai tout le loisir de venir y passer un peu de bon temps. J'adore ces moments passés à me prélasser dans ses draps qui sentent toujours si bon, à essayer ses vêtements, à lire les petits cahiers où elle écrit, à fouiller dans ses affaires... Je ne déplace rien, m'assure que tout est bien en ordre avant de refermer la porte derrière moi. M'emparant parfois de certaines choses qui me la rappellent, que je désire garder au cas où... – une photo, un bijou, une lettre, un de ces rubans avec lesquels elle attache ses cheveux – je regagne ensuite ma chambre, enveloppe l'objet dans un papier de soie blanc et le range dans la boîte prévue à cet effet, celle qui contient tous les souvenirs dérobés. Au fond de mon placard. Sous une énorme pile de vieux vêtements qui empestent. J'entre donc dans sa chambre avec l'espoir que cette incursion me fera du bien.

Cette fois, pourtant, je n'éprouve aucun réconfort. Qu'un coup de fouet. Je ne peux pas croire ce que je vois. Les couvertures s'entassent au pied du lit, le store est

levé... Mes jambes ne me soutiennent plus. Défaillante je m'étends sur le lit. Les draps n'exhalent pas leur bonne odeur habituelle. Je ferme les yeux... Moi qui tentais de me convaincre que la situation n'était pas dramatique! Je me suis mis un doigt dans l'œil. Jusqu'au coude.

Il faut comprendre : ma sœur n'est pas une personne très morale mais elle est à cheval sur certains principes, un peu absurdes mais logiques lorsqu'on la connaît, qui ne semblent pas l'avoir arrêtée cette fois. D'abord, elle ne revoit jamais un homme qu'elle a déjà laissé tomber – on ne la laisse jamais tomber – puisqu'elle déteste, et je la cite, « *le réchauffé* ». Puis elle n'a pas lavé les draps, chose qu'elle fait habituellement dès le lever parce que ça lui permet d'effacer, en quelque sorte, ce qu'elle y a fait de regrettable durant la nuit. Et son store resté ouvert... D'ordinaire elle voit ses amants trois ou quatre fois avant de révéler son allure du matin en pleine clarté. Enfin, les deux petites valises dans le coin de la chambre comblent ma déception... Je sais qu'elles ne lui appartiennent pas. Elles ne peuvent donc être qu'à lui. Deux petites valises de cuir, qui n'ont l'air de rien comme ça mais qui – j'en suis certaine – contiennent une bombe. À retardement... J'arrive même à entendre le *tic tac*... Je dois sortir d'ici. Vite. Avant que tout n'explose.

Mon corps tremble. Ça sent très mauvais. J'ai eu tort de tenter de me raisonner. Je savais bien qu'il y avait danger. Une intuition. Il faudra agir plus vite que prévu...

Je ne travaille pas aujourd'hui. Tant mieux. J'ai grandement besoin de repos et je n'ai nullement le goût de passer la journée à répondre au téléphone, à excuser la

compagnie, à justifier les gaffes de tout le monde. Je devrais démissionner. J'en ai assez du bureau des plaintes. Toutefois, le seul fait de savoir qu'il faudrait alors me trouver un autre boulot et partir à la course aux entrevues me répugne encore plus. C'est pour elle que j'ai pris cet emploi. Le salaire est intéressant et ça lui permet de continuer ses études en ne travaillant qu'à temps partiel (*très partiel* dans son cas). Elle est brillante, je n'ai pas voulu qu'elle arrête tout quand Maman nous a appris qu'elle partait au Brésil.

Je me souviens très bien de ce matin-là : une journée superbe, pas un nuage dans le ciel, les oiseaux qui piaillent dehors... On ne saurait faire plus kitsch. Hélène venait d'obtenir son diplôme d'études collégiales et était acceptée à l'université où elle désirait aller. Maman, elle, voulait « *vivre autre chose* », elle avait « *besoin de se réaliser pleinement en tant que médecin* ». Ma sœur a trouvé cela « *absolument formidable* ». Il faut avouer que notre mère en avait bavé depuis la mort de notre père, alors que nous n'étions encore que des bébés. Elle avait dû terminer ses études de médecine, travaillant à la sueur de son front, nous élevant seule... Tout était donc bien compréhensible. De toute façon, ça m'était complètement égal. Même que ça m'arrangeait. Je me disais qu'il serait bien agréable d'être seules toutes les deux, Hélène et moi. On allait bien s'amuser. Maman nous a promis un soutien financier, puis a pris l'avion. Nous avons donc emménagé ici. J'ai pris un boulot et Hélène a continué ses études.

Le jour même de l'emménagement, ma sœur a invité tous ses amis, que je ne savais pas si nombreux, pour pendre la crémaillère. Je ne connaissais personne et ne

la reconnaissais pas elle-même. En quelques heures seulement, elle avait changé, n'agissait plus comme chez Maman : vêtue d'une robe aguichante, elle parlait fort, buvait, fumait, riait, s'assoyait sur les genoux d'une multitude de garçons dont je n'avais jamais entendu parler. Déçue, j'ai passé la soirée entre les quatre murs de ma chambre. J'imaginai ce premier soir dans notre appartement tout autrement... Puis elle a continué à changer en suivant cette voie. Elle s'est éloignée. M'a quittée, peu à peu...

Aujourd'hui, elle n'est plus là. La nuit, lorsque les ténèbres me rattrapent, je ne peux plus aller la rejoindre dans son lit et me blottir contre elle comme nous le faisons si souvent jadis. Elle ne me prend plus dans ses bras. Il y a toujours déjà quelqu'un. Elle n'a presque plus de mots gentils pour moi, ses lèvres ne s'ouvrent plus que pour des banalités.

La sonnerie du téléphone me tire de ma réflexion. C'est elle. Qu'est-ce qui s'est passé ce matin? Juste une nausée. Vais-je mieux? Je réponds vaguement. Elle ne pose plus de questions, est pressée, n'a pas beaucoup de temps pour discuter mais voulait seulement me dire qu'elle reviendra vers les dix-sept heures et qu'elle aimerait bien qu'on mange ensemble ce soir. Enchantée, je raccroche le combiné, me lève du divan, enlève le chemisier pour aller le replacer dans le panier à lessive. Elle a dû remarquer que mon malaise était plus profond que ce que j'ai laissé paraître. Elle me comprend toujours. Après tout, existe-t-il de lien plus fort que celui de la chair et du sang? La situation n'est peut-être pas critique. Il y a bien longtemps que nous n'avons pas partagé un bon repas toutes les deux. Toutes seules. N'est-ce pas là un

indice qui pèse beaucoup plus dans la balance que quelques draps sales, un store ouvert et deux minables petites valises?

Quatorze heures. J'ai amplement le temps de faire une petite sieste avant son retour.

Portée par les vagues qu'a fait naître le vaisseau, j'accoste enfin sur une rive déserte. En face de moi, une colline. Abandonnant le radeau, j'avance et tente de la gravir. Lentement. Sur la crête, une tour grandit, peu à peu. Et semble s'approcher. J'y arrive. La tour n'a pas fin, se perd dans l'obscurité du ciel. J'entre. Un escalier s'enroule sur lui-même, en spirale. Les marches sont étroites, instables. Pas de toit. Ni de lune. L'averse éclate, sans nuage. L'eau s'accumule dans la tour, monte derrière moi, me poursuit, me rattrape dans l'escalier. Une main sur mon épaule exerce une pression insoutenable, me pousse, toujours plus haut. Tout en haut. Les remparts. Les pierres craquent sous mes pas, le sol éclate.

Assise à la table la plus retirée du petit restaurant, je réfléchis, désespère et commande un autre café. Les employés commencent à me connaître, il y a bientôt un mois que je viens m'y réfugier trois ou quatre fois par semaine...

Déjà un mois qu'ils ne se lâchent plus.

Jusqu'ici tout n'était pas si terrible et j'arrivais même à digérer l'éternelle durée de cette relation : Alexandre était reparti à Québec dès le lendemain de sa réapparition et ne venait à Montréal que quelques jours par semaine. Seulement, la semaine dernière, alors qu'on déjeunait tranquillement et qu'Hélène me racontait pour la millième fois comment ils s'étaient rencontrés, combien elle était amoureuse, et tout le blablabla habituel depuis qu'elle le fréquente, son discours s'éternisait, prenait des chemins sinueux, empruntait un ton bizarre. Nerveuse, fébrile, elle se tortillait sur sa chaise et repoussait sans arrêt, d'un geste tremblant, les mèches de cheveux qui tombaient devant ses yeux. Puis soudainement elle a cessé les détours, s'est redressée :

-Tu comprends... C'est difficile de se voir si peu quand on est aussi amoureux. S'il venait habiter ici, ça serait ben plus simple et on serait tellement heureux... Oh! Juste le temps qu'il s'trouve un appart à Montréal... Puis il va payer sa part. Ça te coûterait moins cher... On t'dérangera pas, j'te l'jure...

Les yeux grands ouverts et la bouche en cercle, je ne pouvais croire ce que j'entendais. Je n'arrivais plus à respirer. Mon cœur n'avait plus la force de battre. *L'averse éclate, sans nuage.* Je savais que je devais me méfier, j'avais senti le danger, mais j'avais préféré ne rien faire, me complaire dans un semi-bonheur que j'imaginai de toutes pièces... J'aurais pourtant dû prévoir...

Pendant que je tournais et retournais la question dans ma tête, Hélène tentait de me convaincre, continuait à me dépeindre d'un ton pitoyable leur pénible situation, m'expliquant qu'il ne s'agirait que d'un arrangement temporaire, exposant tous les avantages d'une troisième personne dans l'appart... Je n'ai pas pu refuser. Non que ses arguments bidons m'aient convaincue, mais je n'ai jamais pu lui refuser quoi que ce soit. Surtout lorsqu'elle le demande de cette façon, avec tant d'ardeur, presque de la supplication.

Alex a donc emménagé le lendemain.

Voilà où j'en suis. À ces pensées qui tourment en rond au fond d'un petit restaurant où je viens me cacher, où je me sauve pour ne pas voir, ne pas les voir. Pour me fondre dans la masse, dans l'air calfeutré où règne l'odeur de patates frites, où les gens parlent fort et n'entendent rien. Pour réfléchir, en vain.

Tout a changé depuis qu'il est là. Il s'installe, s'incruste comme de la moisissure. Outre les petits désagréments – le rouleau de papier hygiénique placé à

l'envers sur son support, les portes d'armoires laissées ouvertes, et l'appartement qui empeste l'ail parce qu'il en met dans tout ce qu'il bouffe et qu'en plus il désire ardemment faire la cuisine tous les soirs, croyant nous faire plaisir – il a réussi à m'enlever les derniers moments que j'arrivais encore à partager avec elle.

Je ne dors plus la nuit, les écoute, les regarde.

Si je m'assois à l'extrême gauche de la petite causeuse lorsque la porte de leur chambre est entrouverte, j'arrive à voir leurs ombres sur le mur du couloir, sous le faible éclairage qui déborde de leur chambre. Et je reste là, à observer. Les silhouettes vagues se forment, se dessinent, floues, presque indéfinissables. Elles dansent, lentement, entament une langoureuse valse ou un ballet délicat. Dans ma tête, la musique tourne, s'accorde à chaque geste. Puis elles s'unissent, ne se distinguent plus l'une de l'autre, se fondent en une masse noire, uniforme qui se dédouble en une autre, plus pâle, presque transparente, qui suit et imite sa moindre oscillation. Je ne peux plus détacher les yeux du mur, de cette masse et de son pâle reflet... *Tout en haut. Les remparts. Les pierres craquent sous mes pas, le sol éclate.* La nausée me bloque la gorge. Mes muscles se crispent, m'emprisonnent dans mon propre corps. Une sensation de brûlure dans le bas de mon ventre.

Je ne la reconnais plus.

Elle a toujours été si indépendante face aux garçons, se servant d'eux pour son simple divertissement. Pleine d'illusions, je croyais que cette relation ne durerait pas plus que les autres. Trop paresseuse pour m'inquiéter, j'ai cru naïvement qu'aucun homme n'arriverait à la changer. Mais Alexandre, « le Grand », est arrivé. L'a hypnotisée, ou ensorcelée je ne sais comment. L'a emportée. Loin. Trop loin pour que je la rattrape. Désormais, elle n'est plus là. Elle a disparu. Derrière lui. De jour en jour, les traits de son visage se transforment, perdent de leur délicatesse, deviennent plus durs, presque virils. Sa voix a mué, son corps se métamorphose tranquillement en celui de l'amant, comme s'ils allaient s'imbriquer l'un dans l'autre. Je ne la reconnais plus. Ne la retrouve plus.

Je ne peux pourtant pas le laisser faire, lui permettre d'anéantir tout ce qui restait entre elle et moi, le peu que j'avais réussi à sauver. Et la seule façon d'y parvenir, sans aucun doute, c'est de les séparer avant que la situation ne devienne irrémédiable.

J'observe, cherche... Dans un coin sombre du resto un jeune couple s'embrasse et rit. L'idée prend racine, germe tranquillement en moi. Si je désire vaincre le vide qui m'envahit, je dois jouer sur le même terrain, utiliser les mêmes armes...

Hélène n'a jamais pu résister à l'envie de me piquer un homme, même si je n'en ai fréquenté qu'assez rarement. Oh! Pas par méchanceté ou par jalousie... C'est inné chez elle. Elle l'a toujours fait et m'a même avoué, un soir qu'on avait trop bu et

qu'elle l'avait fait une fois de plus, que ça l'enchantait, qu'elle ne pouvait dire pourquoi mais qu'elle ne pouvait s'en empêcher. C'était plus fort qu'elle. D'ailleurs, elle n'avait jamais fait d'avances et se laissait convaincre, tout simplement... C'était eux qui proposaient, elle ne faisait qu'acquiescer. Elle ne pouvait tout de même pas changer quelque chose à l'effet qu'elle leur faisait...

- *C'est pas d'ma faute... J'y peux rien...*

Un autre principe qui lui tient à cœur : « *Il faut toujours suivre son instinct* ». Elle ne peut résister à ses impulsions...

Je commande un autre café. Le dernier, juste le temps d'élaborer un bon plan. Solide. Infaillible. D'abord, il me faut un homme. Celui qui travaille à la station-service, juste en face de chez nous, pourra sûrement convenir. Il lui a toujours plu. Elle m'a dit, peu avant de revoir Alex, qu'elle appréciait bien son petit air « *gamin de ruelle* » et regrettait qu'il soit trop timide pour l'inviter. Évidemment, elle ne l'aurait jamais invité elle-même, d'abord parce qu'elle avait bien d'autres chats à fouetter et que, de toute façon, l'odeur de l'essence finirait par lui donner des maux de tête. Mais elle avait ajouté qu'elle ne lui refuserait pas pour autant une « *petite soirée d'agrément* »... Il ne s'agit que de trouver un moyen pour attirer le pompiste à l'appartement. Pour l'attirer vers elle.

À vrai dire, ce n'est pas lui qui m'inquiète. Pas plus que les autres, il ne saura lui résister. Seulement, Hélène semble prendre sa relation avec son bel Alexandre très

au sérieux et je crains que cela ne fasse échouer mon plan. Après tout, n'a-t-elle pas oublié plusieurs de ses principes depuis qu'il est réapparu? Advienne que pourra! De toute façon, c'est mon dernier recours : si je veux qu'elle me revienne je dois éteindre sa nouvelle flamme avant que ça ne devienne un véritable incendie. Je dois avoir confiance. J'y arriverai, j'en suis certaine. Personne ne la connaît mieux que moi. Personne ne doit l'avoir.

Sauf moi.

Rassurée, je peux retourner chez moi l'esprit tranquille. La fin de mes tourments approche à grands pas... Je paie mes cafés, quitte le restaurant et plane dans l'air frais de l'automne jusqu'à l'appartement.

Tout s'est passé beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais cru. Le pompiste s'est montré très sociable, beaucoup moins gêné avec moi qu'il semblait l'être avec ma sœur. Sa beauté intimide parfois les hommes et mon visage plutôt commun aura au moins servi à rendre l'abordage plus aisé. Deux semaines. Pas plus. Le temps de le dire, j'étais devenue une habituée de la station-service. Certes, au départ, j'ai rencontré quelques difficultés : gênée du projet que j'entreprenais, j'avais

l'impression que n'importe qui pouvait en lire tous les détails sur mon visage. Puis question pratique, j'ai dû commencer à fumer, ne pouvant évidemment pas faire le plein chaque jour et ayant besoin d'une autre raison pour me rendre à la station-service.

Le commerce, mal situé, n'est jamais achalandé, ce qui me donnait tout le temps de discuter avec lui. Célibataire, assez beau garçon, gentil et pas idiot : exactement ce qu'il me fallait. L'arme parfaite. Cependant, une fois l'abordage réussi, je devais l'attirer, faire en sorte de ne plus être considérée comme une simple cliente. J'ai donc déployé tous les charmes dont je dispose. Ceux d'Hélène. Imitant à la perfection ce que j'ai observé tant de fois chez elle : le regard profond, droit dans les yeux, les cils qui battent, les lèvres toujours humectées et légèrement entrouvertes, la main qui, lentement, se glisse dans les cheveux...

Je me souvenais du moindre détail, appliquais ces leçons d'une façon si naturelle que j'en fus moi-même surprise. Comme si je l'avais toujours fait. Je la retrouvais, la reconnaissais. En moi, à travers moi. C'était sa voix qui sortait de ma bouche, ses gestes qui guidaient mon corps et mes mains. Et je me laissais guider, les yeux fermés. Elle était là. Plus présente que jamais. Je n'arrivais plus à savoir si c'était elle qui se trouvait dans mon corps ou moi qui empruntais le sien. J'étais elle. Elle était moi. Plus qu'une seule et même personne. Enivrée, je frémisais sous tant d'émois. J'aurais voulu jouer le jeu durant des heures, des jours et des mois tellement je m'y plaisais, mais il fallait agir vite avant que la situation ne s'aggrave.

Ce soir, Alexandre n'est pas à l'appartement et dort à Québec, chez ses parents, où il est allé chercher quelques petites choses en vue de son emménagement définitif à Montréal. Elle, de son côté, doit rester à l'appartement pour étudier. J'ai donc profité de l'occasion pour inviter le pompiste à souper. Il a accepté sans hésiter. Lorsque j'ai précisé qu'Hélène, qu'il connaît pour l'avoir reluquée plus d'une fois, serait présente, une lueur a passé dans son regard. Fugace mais assez nette pour que je la remarque. Souriant, il a promis d'apporter le dessert.

Lorsque je suis rentrée, Hélène était à l'ordinateur et semblait très concentrée. Sans y prendre garde, je l'ai avertie que nous aurions un invité pour le souper, un « *bon ami à moi* » ai-je précisé afin de lui mettre l'eau à la bouche. Sa réaction fut celle que j'escomptais : avec un sourire alléché de chat devant un bol de crème, elle a rapidement éteint l'ordinateur pour sauter dans la douche, où elle est encore en ce moment, chantant à tue-tête. Tout va donc pour le mieux. Ce soir, mon plan aboutira et tous mes efforts seront enfin récompensés : ma sœur succombera à la tentation. Demain, dès qu'Alex aura mis le pied dans l'appartement, je m'arrangerai pour qu'il soit avisé de la tromperie. En fait, l'idéal serait que ce cher pompiste passe la nuit ici et que, oh coïncidence!, le cocu arrive juste assez tôt pour s'apercevoir lui-même de l'infidélité... Mais je ne compte pas sur un aussi heureux hasard. Il suffit qu'elle commette l'incartade qui, bien que pratiquement inévitable, demeure encore hypothétique, pour qu'enfin tout soit terminé. Nous pourrons alors recommencer à vivre comme avant l'intrusion de cet oiseau de malheur.

Je me coiffe un peu, ne me maquille pas, enfile des vêtements noirs, sobres, qui me cachent tout le corps. Je dois passer incognito, demeurer invisible, m'effacer complètement derrière elle. Elle sort à l'instant de la douche, toujours en chantant, entre dans sa chambre, ferme la porte et verrouille, signe notoire d'une préparation soignée... Tout augure bien.

On sonne à la porte. J'ouvre et attends sur le seuil.

Le pompiste monte l'escalier, risque de trébucher sur la dernière marche... Il est encore plus mignon que je ne l'espérais. Ses cheveux sont bien coiffés et, malgré la distance qui nous sépare encore, je peux sentir l'odeur de son parfum viril, juste assez épicé. L'odeur de la victoire...

Il semble gêné, m'embrasse furtivement sur les joues en enlevant ses souliers. Jetant un coup d'œil au reflet que lui renvoie l'énorme miroir du vestibule, il me donne une boîte de carton blanc – sûrement le dessert – et lève les yeux, cherchant derrière moi... Hélène sort de sa chambre, s'avance vers nous dans un pantalon de cuir si moulant qu'on pourrait voir sa cellulite si elle en avait.

-Salut! Hé! J'te connais toi... Mmm, attends, dis rien...

Serrant la main que lui tend le pompiste, elle reste ainsi, ses doigts effilés dans les siens, plus longtemps que l'exige la simple politesse. Les yeux fermés, elle feint de réfléchir, de chercher... Je réponds, en prenant bien soin d'avoir l'air agacé...

-Ben oui. Il travaille au Esso de l'autre côté de la rue...

-Ah... Il m'semblait aussi. J'savais qu'j'avais déjà vu ces beaux yeux-là à quelque part.

Bravo! Le mécanisme est enclenché. Déjà accrochée au bras du pompiste, elle le traîne vers le salon. Je suis, invisible, derrière... Déjà je ne suis plus là. Je savais qu'elle ne pourrait pas résister à la tentation. Et encore moins le pompiste. Il la regarde, la dévore et ne lève même pas les yeux lorsque je lui tends une bière. Ma sœur parle, pose un tas de questions auxquelles il répond avec chaleur, flatté de l'intérêt qu'elle lui porte. Assise sur ma chaise, je souris en observant la scène. Je ne pouvais espérer mieux. Leurs corps se rapprochent, si bien qu'il y aurait encore de la place pour une personne sur la petite causeuse. Ils ne me portent aucune attention, chose qui m'aurait habituellement irritée mais qui m'étrangle de bonheur ce soir.

Je savais que j'y arriverais. Je la connais mieux que personne ne pourra jamais la connaître. Je sais qui elle est réellement, je peux prévoir toutes ses réactions. Elle n'a pas changé. Malgré tout ce qu'a pu lui faire son bel Alex, elle demeure ce qu'elle a toujours été, fidèle à personne sinon à elle-même. Je songe déjà à la tête du pauvre garçon quand il apprendra qu'il peut s'en retourner à Québec...

Je les laisse seuls, vais à la cuisine pour préparer le souper, allume quelques chandelles, mets une petite musique d'ambiance... Tout est parfait. Peut-être un peu trop, mais ils croiront que j'avais tout préparé pour impressionner le pompiste, pour

l'emprisonner dans mes filets... Ils ne peuvent pas deviner que le filet est beaucoup plus grand, que le piège est double, que même invisible, je suis plus présente que jamais, au-dessus de tout, tirant les ficelles...

- *Le souper est prêt!*
- *On arrive!*

Je les entends rire pendant qu'ils me rejoignent à la cuisine. Je ne dis rien, leur désigne subtilement leur place, l'un en face de l'autre, de sorte qu'ils n'aient qu'à lever les yeux... Et moi, tout au bout de la table, presque hors de leur champ de vision. Nous mangeons, ils se régalerent, me font quelques compliments sur le repas mais continuent à discuter en m'excluant de la conversation, en m'oubliant... Magnifique. Tout simplement sublime.

Leurs prunelles embrasées me réchauffent le corps. Je me sens heureuse. Enfin. Je grignote sans appétit quelques morceaux, me gave de ce bonheur et observe le résultat de mon labeur sur grand écran. Un film grandiose, un chef-d'œuvre : le casting parfait, une interprétation naturelle, un scénario bien construit, un montage impeccable...

Je prétexte un mal de tête, me lève de table en m'excusant, et vais m'enfermer dans ma chambre. Ils ne tournent pas la tête d'un degré. J'aurais préféré rester là, à savourer mon triomphe mais je sais que les échanges resteront discrets tant que je serai auprès d'eux. Non qu'Hélène soit particulièrement pudique, mais étant donné

qu'il s'agit de « mon » invité, elle retiendra ses élans. Comment pourrait-elle se douter que c'est précisément ce que je désire? Elle ne s'est jamais arrêtée assez longtemps à ce que je suis, pense et ressens, pour savoir ce qui court dans ma tête. Nos langages ne communiquent plus et sans tous mes efforts, je l'aurais déjà perdue bien des fois. Jusqu'ici j'ai toujours su la rattraper et cette fois ne fera pas exception. Le cher cavalier n'ira plus jamais au bal et partira comme tous les autres.

Mais moi, je resterai.

L'oreille collée contre la porte de ma chambre, j'écoute attentivement. Ils discutent toujours. Le ton a baissé, je ne distingue plus leurs paroles. Qu'une mélodie sourde. Et s'il s'avérait que le pompiste s'incruste encore plus sérieusement que l'autre? Si, croyant me libérer d'une situation insoutenable, j'avais carrément recréé l'histoire, n'en changeant que le protagoniste? Je n'avais pas envisagé cette possibilité et n'ai pas plus envie d'y penser ce soir. Ce soir, je suis heureuse. D'ailleurs, si cette inquiétude se concrétise, il ne faut pas oublier que c'est moi qui l'ai provoquée, et je ne vois ce qui m'empêcherait de rester maîtresse de la situation. Tout ce qui arrivera entre le pompiste et ma sœur passera d'abord par moi... Alors, à quoi bon m'en faire? Je traverserai le pont lorsque je serai rendue à la rivière. En ce moment je mène assez bien la barque...

Bercée par l'augure d'un succès prochain, je m'endors, satisfaite.

La fissure s'ouvre et m'aspire sous le sol, dans un long tunnel. Je tombe, glisse difficilement, le corps coincé dans l'étroit passage. Une odeur putride, humide. La poussière, lourde, m'emplit les poumons, me coupe le souffle. Puis la chute cesse. Je reste là, couchée sur le ventre. En face de moi, de longs tunnels se prolongent dans l'obscurité. J'enfonce les doigts dans le sol humide, tente de ramper, tirant de toutes mes forces avec mes bras pour traîner mon corps lourd et inerte. La terre s'effrite. Craque en criant. Une longue lamentation. Sur le sol des millions d'oiseaux reposent, les ailes coupées. On marche au-dessus de moi. J'appelle. Mon cri se perd dans le labyrinthe. Et derrière, le son se rapproche. Le flot me rattrape. M'atteint, me propulse dans les canaux. Je ne peux plus rien faire, me laisse emporter par le courant trop puissant. Les oiseaux piaillent, tentent de sortir de l'eau, se heurtent contre les murs des couloirs.

Je suis encore au lit. J'y resterai sûrement toute la journée. La déception me pèse trop : si je me lève, je m'effondre. Mon bonheur aura été bien éphémère...

Hélène m'a réveillée très tôt ce matin, de quelques petits coups discrets, a poussé la porte, est entrée dans ma chambre sur la pointe des pieds et s'est blottie contre moi, sous les couvertures. J'ai fait semblant de dormir d'un sommeil profond, histoire qu'on reste comme ça le plus longtemps possible, l'une contre l'autre, sans rien dire, à respirer ensemble...

- *Hé! Réveille-toi.*

Elle m'a secouée légèrement pour me tirer de mon faux sommeil, et a commencé sans plus attendre le récit de ce que j'avais si terriblement hâte d'entendre... La soirée s'était assez bien déroulée, le pompiste était parti aux petites heures du matin, et ils avaient eu beaucoup de plaisir à discuter ensemble. Comme c'était dommage que je n'aie pu partager ça avec eux! Feignant de s'inquiéter de mon mal de tête, elle a continué...

- *Mais t'en fais pas... J'te piquerai pas ton p'tit ami cette fois là! Je l'ai trouvé ben fin, mais c'est tout. J'suis casée maintenant! Même que j'me disais qu'on pourrait s'faire une p'tite bouffe tous les quatre un moment donné... Ce serait vraiment cool, non?*

Tout s'est mis à tourner dans la chambre. Tout se bousculait dans ma tête, je cherchais quoi faire, quoi dire. Non! Ça ne pouvait pas être vrai! Je rêvais encore... Ce n'était qu'un cauchemar. Il fallait que c'en soit un! Je ne pouvais pas avoir fait tous ces efforts en vain...

Je lui affirmai que ce n'était pas « *mon petit ami* », qu'elle pouvait faire ce qu'elle voulait sans se soucier de moi, qu'on n'avait d'ailleurs qu'à les regarder pour voir qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Je pataugeais, pédalais, ramais... Ma voix tremblait, l'air manquait et j'avais peine à respirer... Un poids énorme pesait sur ma poitrine. Lui servant tous les arguments qui me venaient, j'essayais, dans un ultime effort de la convaincre, de la corrompre... Mais rien ne la fit changer d'idée. Le pompiste n'avait été qu'un courant d'air, n'avait rien eu de la lame effilée du samouraï, rien du champignon atomique d'Hiroshima : il n'avait rien coupé, rien tranché, rien bombardé, rien détruit.

Sauf mon seul espoir.

Plus elle parlait, plus l'échec de mon plan se confirmait et plus la nausée montait en moi. Alors que ce jour devait en être un de parfait bonheur, ma sœur, innocemment assise contre moi dans mon lit, était en train de le transformer en un jour sombre d'amère déception. Assaillie par l'échec, désespérée, je me recouchai en lui tournant le dos.

- *Laisse moi donc dormir!*
- *Bon, pas d problème. J'voulais juste t'avertir que j'prenais l'auto pour aller chercher Alex au terminus. Ça devrait pas être ben ben long. As-tu besoin de quelque chose?*

Non. Je n'ai besoin de rien. Qu'on me laisse dormir. Seulement dormir. Elle est sortie de ma chambre et a quitté l'appart en criant un allègre « *ciao, à tantôt!* », me laissant seule avec ma déprime. Dans peu de temps Alex débarquera ici. Pour y rester. Plus que quelques minutes avant de la perdre définitivement. Avant de me perdre.

Je ferme les yeux, quelques instants. Pour me reposer. Respirer...

La porte s'ouvre et claque en se refermant. Il sont déjà de retour.

-Allo allo! Y' a quelqu'un?

Je ne réponds pas. Reste là, muette. Qu'ils me croient absente. De toute façon, la déception m'a déjà ensevelie, rendue invisible. *Et derrière, le son se rapproche. Le flot me rattrape.* J'aurais beau crier, m'époumoner, le son n'arriverait pas à parcourir la moitié de la distance qui me sépare d'eux. Mes yeux s'embuent en entendant la voix d'Hélène. Je les frotte avec mes poings et toute la force possible. Je voudrais défoncer l'orbite, casser l'iris et passer à travers la mince fente de ma pupille pour aller tordre le nerf, tout au fond.

Je ne veux plus que du noir. Devenir aveugle. Et sourde.

Avant d'avoir à supporter l'image de l'amant qui dort en la serrant dans ses bras, qui l'étouffe avec sa force trop virile. Je ne pourrai jamais supporter les sourires qu'elle lui fera à chaque aurore. Je le tuerais. Ou mourrais moi-même. Mais je préfère me laisser abattre, vivre à fond toute la torture qu'ils m'infligent. Je serai alors vaincue mais j'aurai la gloire des martyrs. Celle d'avoir tout subi, sans un mot. Et lorsqu'il décidera de la quitter, ou lorsqu'elle se lassera de ses bras trop forts, je serai encore là, prête à l'accueillir en enfant prodigue.

De l'autre côté, ils bavardent, rient et bousculent tout dans l'appart. Alexandre a dû apporter tout ce qu'il lui restait à apporter. C'était le dernier voyage. Sa vie est maintenant ici, à Montréal. Auprès d'elle. Et leurs rires, de l'autre côté de la porte, terminent l'assassinat, mènent à bien mon agonie... *La terre s'effrite. Craque en criant. Une longue lamentation.* Leurs murmures traversent les murs comme autant de cris déchirants, me lancent l'atroce réalité en plein visage. J'ai beau me boucher les yeux et les oreilles, rien n'y fait...

La douleur est toujours là, lourde au fond de mon estomac. Elle pèse et bloque tout l'espace, expulse et agite tout le contenu de mon corps. Mon corps vide, plein de son mal. La nausée s'est installée pour rester. Longtemps. Éternellement. Confortablement assise dans un fauteuil moelleux au creux de mon ventre, un gros cigare entre les dents, elle fume, sans cesse, contente de sa nouvelle demeure,

obstruant toutes les artères d'une épaisse fumée. La nausée n'est pas claustrophobe. Elle crèche au fond de moi, oisive, n'a nullement envie de quitter le séjour douillet, et continue à fumer, à m'asphyxier... J'ouvre la bouche, expire fortement, pour me libérer des insoutenables vapeurs. Mais rien ne sort. C'est elle qui mène maintenant. Je ne maîtrise plus rien.

On court dans l'appartement. J'entends le cri aigu de ma sœur, « *Non! Non non pas ça!* » et la voix virile, « *Ah ah! J'vais t'avoir... C'est ça qu'tu veux hein? C'est ça qu'tu veux?* ». Elle rit. Je ferme les yeux... Les chatouillages insipides deviennent un horrible viol, les rires se transforment en de douloureux cris...

Hélène est couchée par terre, clouée au sol par le corps viril et lourd qui s'étend de tout son poids sur elle, qui l'empêche de bouger, de s'enfuir; elle secoue la tête, essaie de se déprendre, agite les bras et les jambes en vain, paralysée contre le plancher dur et froid; il lui enserre le cou, empêche tout mouvement avec une puissance insoupçonnée, il l'emprisonne d'une seule main, déchire ses vêtements, lui écarte les jambes; elle ferme les yeux pendant qu'il ouvre les siens à demi, comme deux minces fentes noires. Je voudrais aller la sauver, la défaire de la violente étreinte, foutre au violeur la raclée de sa vie et la serrer enfin tout contre moi, pour la reconforter et lui faire oublier l'acte atroce. Mais je suis incapable de faire quoi que ce soit, un boulet me retient, accroché à ma cheville.

Puis un rire perçant. Réel. Qui me tire de ma rêverie. Qui m'agresse et me lacère la peau. Comme ce serait facile, comme tout s'éclairerait à nouveau s'il

pouvait être aussi ignoble... Je voudrais leur crier que je suis ici et que leurs chuchotements me dérangent, me torturent... « *Vos gueules!* ».

Je sais pourtant que mon mécontentement aussi hautement exprimé n'arriverait qu'à l'éloigner encore plus, qu'à creuser encore plus profondément le trou où je suis tombée. En criant ainsi ma douleur, j'entamerais le dernier pas qu'il me reste à franchir pour la perdre définitivement. Il n'y aurait même plus alors cette mince silhouette noire que je peux encore apercevoir au bout de l'horizon.

Je ne bouge donc pas. Reste là, ne me déplace pas d'un millimètre. Afin que cette silhouette, si floue soit-elle, demeure présente, au bout du long chemin, dans toute son indistinction. Je garde les paupières fermées, écoute et essaie de deviner ce que je verrais si je sortais de ma tanière.

II

J'ai bien tenté d'être forte, patiente, tolérante... Mais je n'en peux plus. Ne peux plus rien subir. C'est trop. Trop me demander. Trop lourd à porter. À supporter. Ça déborde. Je ne peux plus rien avaler.

Alors j'abandonne. Je baisse les bras et le rideau. Je ne veux plus voir ni entendre. Que me cacher. Fuir comme je fuyais les reflets des miroirs dans l'obscurité. Fuir celle que je ne reconnais plus. Fuir la peur, la crainte, le mal et la souffrance. Continuer à marcher la tête basse, les yeux rivés au plancher, tourner le regard pour éviter le spectacle d'horreur qu'on m'impose chaque jour depuis presque trois mois maintenant. Je ne suis plus. Ne veux plus être. Mais prendre mes jambes à mon cou, le cœur battant à tout rompre. Courir...

Je me dérobe à ces jours plongés dès leur naissance dans l'obscurité, à leurs insupportables réveils d'amoureux, si mielleux qu'un diabétique en crèverait : le soupir fétide, chaud, empâté, de l'autre dans le cou de ma sœur, leurs chuchotements enroués de l'aube qui transpercent le mur, qui me rejoignent jusque dans ma chair, qui s'infiltrant dans chacun de mes pores et coulent dans mes veines comme un venin mortel. J'ai enduré la torture quelque temps, me tordant de douleur sur le matelas, la tête sous l'oreiller pour ne rien entendre. Mais un matin, les voix se sont faites plus pénibles et je n'ai pas pu rester clouée à mon siège, me suis levée et sauvée...

Ce matin-là, quelques flocons tombaient, s'effaçaient en touchant le sol, n'existant que pour la trajectoire de la chute. L'air était frais. L'hiver n'était pas encore tout à fait commencé, mais on apercevait déjà quelques plaques blanches sur les haies de cèdres et les gazons jaunis. Le petit resto où je me réfugie habituellement n'était pas encore ouvert et je n'avais pas envie d'aller dans les autres restaurants du quartier où les travailleurs bruyants affluent. J'ai donc marché, longtemps, les mains enfoncées au fond des poches et le menton caché dans le col de mon manteau pour me protéger du froid.

Les murmures résonnaient toujours dans ma tête, s'accordaient à chacun de mes pas, me poursuivaient dans ma fuite. Je me suis alors mise à courir, comme une fugitive, empruntant les ruelles, tournant les coins à la toute dernière seconde, tentant de les semer, de les laisser loin derrière moi. La chaleur qui m'envahit alors me fit presque oublier le son de leurs voix et leurs corps soudés. Je courais comme je ne l'ai jamais fait, me disant que si je courais assez vite, j'arriverais peut-être à la rattraper, par derrière... Tous les matins depuis, je fuis ainsi le pathétique spectacle et reviens juste à temps pour prendre une douche avant de partir pour le bureau des plaintes. Je ne déjeune pas. Il y a bien longtemps qu'ils m'ont coupé l'appétit.

Au boulot, seule dans mon bureau, je survis mieux. Me repose, loin d'eux. Accomplissant chaque tâche avec un parfait automatisme, j'ai tout le loisir de penser à ce que je veux. À elle. Sans cesse. Malgré l'abandon, l'espoir ne s'est pas éteint et chaque fois que sonne le téléphone, je souhaite entendre sa voix, ou mieux, des sanglots m'annonçant la rupture que j'espère tant. Chaque fois pourtant, ce ne sont

que de vieilles dames frustrées d'avoir payé trop cher, se plaignant d'un vendeur qui ne les a pas servies correctement. Je voudrais leur crier d'aller se faire voir, que je me fiche complètement de leurs problèmes imbéciles, que les miens sont beaucoup plus graves, et que je n'appelle pas pour autant une pauvre jeune fille qui ne peut rien y faire pour lui raconter que tout en moi est défectueux... Non, moi, je ne me plains pas. Mon malheur ne présente aucun intérêt.

Je ne rentre plus directement à l'appartement après le travail. Je me rends au petit resto, j'y bouffe un sandwich, fume et lis en ne posant sur les mots qu'un regard aveugle, embrouillé de chimères. Je tente d'oublier un peu, le temps de reprendre mon souffle, mais l'image reste présente, nette et claire. Et je les vois toujours, les imagine, blottis sur le divan où nous sautions quand nous étions petites, et que Maman a fait recouvrir lorsque nous avons déménagé. Je les imagine enlacés, ne se souciant nullement que je ne rentre pas du boulot, trop heureux de mon absence. Seuls tous les deux. Sans moi.

Je sais tout ça, je le sens dans mes os, dans ma chair. J'aurais voulu les ignorer, faire comme si rien de tout cela n'était arrivé. J'aurais voulu être capable de fermer les yeux lorsque la scène se déroule devant moi, fermer les lumières pour tout plonger dans le noir. Mais je suis seule dans l'obscurité. Seule à affronter les ténèbres. Et la douleur devient trop intense. Me poignarde le cœur. Ma mort approche, à petits pas, sournoise. Chaque baiser qu'il lui vole, chaque fois qu'il pose ses doigts sur sa peau, chaque mot qu'il lui murmure au creux de l'oreille invite la faucheuse à venir me prendre... Chaque fois c'est un clou dans les planches de mon

cercueil. Mais je refuse qu'on m'enterre vivante, je refuse de lui laisser le champ libre... Ma fuite n'est que temporaire et si je m'arrange pour ne revenir que très tard le soir alors qu'il dorment déjà, ce n'est que pour mieux survivre en attendant qu'elle me revienne.

Je ne dors plus la nuit. Je songe. Retourne dans ma tête mille questions insolubles. Lorsque je ferme les yeux, tentant en vain de m'endormir, les murs se reculent, la chambre devient immensément grande tandis que je deviens moi-même aussi petite qu'une fourmi, au centre d'un espace trop vaste, où mon souffle et les battements de mon cœur résonnent dans un écho. J'ouvre les yeux.

Tout a repris sa taille normale, le plafond n'est pas plus haut qu'à l'habitude. Je me lève alors pour aller prendre la boîte au fond de mon placard, et passe le reste de la nuit à caresser tous ces objets qui me la rappellent. Particulièrement ses vêtements qui ont réussi à garder son odeur jusqu'à maintenant mais qui ne la retiendront pas éternellement. Peu à peu, tous mes sens la perdront. Déjà, je ne la vois plus. Ne l'entends plus. Ne la touche plus.

Une cage de verre s'est formée autour de moi, m'a emprisonnée. Par instinct de survie. Le vitre épaisse, pare-balles, m'évite de subir le coup brutal qui m'achèverait. Je prie tous les soirs pour qu'elle y entre avec moi, qu'elle me rejoigne de l'autre côté de la glace, dans cette douillette prison, qu'on soit bien, ensemble, en sécurité, sans rien ni personne pour briser notre bonheur tranquille. Je ne sais pas ce que ces prières peuvent rapporter, je n'ai jamais été particulièrement croyante et

encore moins pratiquante. C'est pourtant tout ce qu'il me reste. N'est-ce pas vers Dieu que les criminels se tournent pour se repentir, en lui que les désespérés placent un dernier espoir? Je ne cherche ni repentir ni espoir.

Je ne cherche qu'elle. Qu'elle seule.

Les ombres sur le mur, désormais, me narguent, m'irritent et m'énervent. Elles s'agitent avec violence, se dressent longues et minces comme des fouets, suivent un rythme qui ne coule plus sur moi, que je ne peux plus suivre. Leur doux ballet s'est changé en flamenco enflammé. Leurs pas saccadés me martèlent la tête et le corps. En de rapides staccatos, comme ceux d'une mitrailleuse. Tout en moi est en miettes. Les miroirs ne me renvoient plus qu'un énorme trou noir qui m'aspire, m'avale, m'emporte dans une chute lente et fatale. Et je me laisse tomber. N'ai plus rien pour m'accrocher, me retenir. La douleur me creuse l'estomac, me ronge. Tranquillement de ses petites dents acérées, comme une mite trop gourmande...

Si seulement nous étions dans un de ces contes où une douce princesse enlevée par un affreux sorcier qui l'enferme dans la plus haute tour du château, est sauvée par le plus vaillant des chevaliers... J'endosserais l'armure, irais la chercher, l'emmènerais, la poserais, en amazone, sur le dos d'un grand cheval noir, et nous galoperions longtemps vers de lointaines contrées...

Puis je songe aux naufragés sur les îles désertes : un voyage pour aller rendre visite à Maman, sans aucun billet de retour, un terrible accident...

Ou une maladie grave, incurable, qui la fixe à mon chevet...

Un sortilège, élixir ou poison...

Et alors que je songe à ces solutions irréalisables en sirotant tranquillement mon café, ses yeux se dessinent sur le liquide noir au fond de la tasse. Elle les plonge dans les miens. La prunelle foncée me fixe, me pénètre. Je ne peux détacher mes yeux de ce regard. Elle m'observe, me parle. Il n'y a plus rien autour de moi. Plus aucun bruit dans le resto. Les lèvres collées à la tasse, je n'arrive plus à respirer. Ferme les yeux pour ne plus la voir. Je suis épuisée, éreintée de courir. Je n'ai plus aucune énergie. Mes muscles ne veulent plus bouger, tressaillent de douleur, agités par de faibles secousses. Chaque fois que je plie les doigts ou les genoux, je sens mes os s'effriter peu à peu.

Puis le reflet de ses yeux disparaît. Je pose la tasse. Les voix autour de moi ont repris. Dehors, il neige encore. Les flocons lumineux ont l'air immenses sur la noirceur du ciel. Contre le mur, le tapis de neige blanc rougit sous l'éclairage de l'affiche-néon du restaurant. J'allume une cigarette, expire fortement. La fumée frappe la fenêtre, s'étend contre la paroi vitrée. D'ici, je pourrais voir la façade de notre logement, peut-être même apercevoir la lumière dans la fenêtre du salon. Mais ce soir, tout est éteint. Il est tard déjà. Je paie l'addition, laisse quelques pièces sur la table et quitte la place.

Le bout du tunnel. Le flot me propulse dans les eaux calmes d'un étroit ruisseau. Elles sont là. Autant de Danaïdes. Enveloppées dans un épais tissu couleur safran, agenouillées sur la rive ensablée, alignées à égale et régulière distance. Je peux voir les poignets délicats qui sortent du sari, les mains aux doigts effilés qui tiennent solidement l'anse du seau qu'elles remplissent sans relâche. Leurs souffles réguliers, accordés, me caressent la peau comme une douce brise. Aucun bruit. Pas même le son de l'eau qui s'échappe du seau. Je tends la main. Tente de saluer les femmes. Ma voix grave tombe au sol, decrescendo d'un cri en chute. Les femmes tournent la tête. Leurs yeux n'ont ni pupille ni iris. D'un blanc immaculé, ils se posent sur moi, me brûlent au fer rouge. L'eau devient visqueuse, m'avale, me tire vers le fond, m'engloutit...

Il y avait plusieurs jours que je le voyais errer autour de chez nous en miaulant tellement fort qu'on aurait cru entendre les pleurs d'un nouveau-né. Il sentait les poubelles à plein nez et n'avait ni collier, ni médaille. Avant-hier, la solitude me pesant plus qu'à habitude, je l'ai pris, suis montée à l'appart et lui ai donné un peu de lait et une boîte de thon. Il mangeait en ronronnant aussi fort qu'un

moteur de vieille Plymouth, pendant que je lui préparais un lit douillet. Mais lorsqu'il eut fini de se régaler, il ne se coucha pas sur les coussins moelleux que j'avais soigneusement installés et vint se blottir contre mon ventre.

On s'est croisés, tous les deux dans la rue. On s'est regardés longtemps avant de s'approcher. Chacun dans notre cage de verre. Il restait sur le coin du mur d'un bâtiment tandis que je restais moi-même sur le trottoir, ne voyant que ses moustaches et ses yeux jaunes qui brillaient dans l'obscurité. Il s'est avancé un peu plus chaque soir. Je m'avançais de quelques pas à mon tour. On s'est rejoints sur le gazon, sous le cercle de lumière du lampadaire. J'ai tendu la main, il s'est étiré le cou en fermant les yeux et je l'ai caressé, délicatement. Ce chat, c'est mon renard. Je ne suis pas un Petit Prince, il y a bien longtemps que ma rose s'est fanée, mais on s'est apprivoisé, lui et moi.

Il m'appartient maintenant.

J'aurais pu trouver autre chose pour briser ma solitude. Au boulot, il y a une collègue qui semble assez sympathique. J'aurais pu m'en faire une amie. Peut-être aurait-ce été mieux qu'un chat de gouttière... Mais impossible.

Certes, j'ai ressenti un certain plaisir la première fois qu'on a discuté, elle et moi, pendant une pause. Il y avait si longtemps que je n'avais pas conversé avec quelqu'un, j'en étais toute excitée. Ses petits yeux brillants me regardaient avec intérêt, se posaient sur moi comme une vive brûlure qui me faisait frissonner... Une

flamme se rallumait en moi et me donnait un léger espoir : celui de retrouver ce que j'avais perdu avec Hélène...

La flamme s'est toutefois rapidement éteinte. Un simple courant d'air. Un petit vent de bon sens, de lucidité... Il est carrément impensable que je retrouve le bonheur que j'ai connu aux côtés de ma sœur avec quelqu'un d'autre. Une relation comme ça, c'est l'œuvre de toute une vie! Personne ne parviendrait à susciter chez moi ce que je ressens pour elle. Cette collègue n'est rien pour moi. Je ne la connais pas et suis trop fatiguée pour tenter de le faire. Comment le pourrais-je d'ailleurs? Je me trahirais moi-même. Je dois rester disponible pour le jour où Alex se décidera à partir... En attendant, je finis par m'ennuyer royalement dans ma tour d'ivoire. Avec le chat, c'est différent : je peux me divertir sans m'investir.

Hélène l'a aperçu ce matin, l'a trouvé très mignon, et l'a pris immédiatement dans ses bras pour le couvrir de petits baisers. Il ronronnait. J'en aurais fait autant : on se sent si bien quand elle nous prend comme ça!

- *Oh! Y'est ben cute! J'savais pas que t'avais l'intention d'acheter un chat...*
- *Je l'ai pas acheté, je l'ai trouvé dans la rue.*
- *Es-tu certaine qu'y' appartient pas à quelqu'un? Es-tu certaine qu'on peut le garder?*
- *Y'avait pas de médaille pis ça faisait une semaine qu'y crevait de faim dehors...*

- *J'comprends... Avec le froid qu'il fait. Pauvre p'tite bête! On va prendre soin de toi nous autres. Tu vas voir comment tu vas être bien avec nous. Comment on va l'appeler?*

- *J'sais pas, j'y ai pas pensé encore.*

J'ai repris le chat et suis retournée dans ma chambre. Non mais...

D'abord, ce n'est pas « notre » chat. C'est le mien. C'est moi qui l'ai trouvé. Et je l'appellerai « Le Chat ». Parce que je n'ai pas la tête à trouver un nom original et mignon et parce qu'il n'en a rien à foutre. D'ailleurs, ne faut-il pas appeler un chat un chat ? Puis il est hors de question qu'il aille dormir de l'autre côté du mur avec eux! Il restera dans ma chambre, avec moi, me protégera des ombres qui m'assaillent, des ténèbres qui m'avalent... Si je ne peux forcer Hélène à revenir avec moi, je peux au moins décider de ce que fera Le Chat. Je ne supporterai pas une autre perte. Je dois donc rester sur mes gardes : comme les hommes, les animaux ont toujours préféré ma sœur...

Nous devions avoir 7 et 9 ans environ. Maman, harcelée par nos demandes incessantes, était allée chercher un petit chiot à la SPCA. Le chiot suivait Hélène partout, la surveillait, ne jouait qu'avec elle. Pire encore, il ne voulait pas que je me joigne à eux : dès que j'approchais, il jappait en montrant les dents, m'obligeant ainsi à m'éloigner. Je ne pouvais même plus la rejoindre, la nuit, pour me blottir contre elle. Le soir, il se couchait sur le seuil de notre chambre et dormait là, toute la nuit, guettant sournoisement... J'avais beau tenter de ne pas faire de bruit en rampant

contre le plancher, ce maudit chiot s'en apercevait toujours, levait la tête et me fixait d'un regard menaçant, en grognant. Je regagnais alors mon lit, apeurée, et versais des fleuves de larmes, développant pour la première fois de ma courte vie un intense désir assassin...

Il fallait l'éliminer, le faire disparaître... J'ai donc fouillé – un matin, alors que tout le monde dormait encore – dans l'armoire à nettoyeurs que nous n'avions pas le droit d'ouvrir puisque, comme Maman nous l'avait bien expliqué, il s'agissait de produits toxiques, de produits « mortels » avait-elle dit... J'ai pris la bouteille qui affichait la plus grosse tête de squelette, ai versé une bonne quantité du produit dans la nourriture du chiot et me suis assise, souriante et soulagée, l'observant dévorer sa pâtée. Le chiot s'en est toutefois tiré avec quelques vomissements et une visite chez le vétérinaire... Puis, les choses se sont finalement arrangées d'elles-mêmes : le chiot est devenu un énorme chien qui coûtait trop cher à nourrir, qui perdait trop de poils et dont Maman n'avait plus le temps de prendre soin.

Bref, je ne laisserai jamais Le Chat approcher Hélène.

- *Ah ben... Y'a longtemps qu'on vous avait pas vue mam'selle! Ça fait ben une s'maine que vous êtes pas venue... La même chose que d'habitude?*

- *Non non, juste un café s'il vous plaît...*

La vieille serveuse repart, les bras chargés de vaisselle. Il est vrai que je ne suis pas venue au resto depuis un bon bout de temps. Je voulais me reposer un peu, j'étais tellement fatiguée. Je devais refaire le plein, mon corps totalement vide ne supportait plus son propre poids. L'université étant fermée pour la traditionnelle et tant attendue semaine de février, Hélène et Alexandre étaient partis à Québec pour visiter la famille et se reposer un peu. J'ai donc pris une semaine de vacances, pour me reposer, moi aussi. Ainsi seule à l'appartement, je n'avais pas à m'emmurer dans ma chambre et pouvais profiter à ma guise de toutes les pièces. Seulement, le bien-être que j'y retrouvais autrefois, avant l'arrivée d'Alex, avait disparu... Tout avait changé : le désordre régnait partout, une mauvaise odeur flottait dans l'air, le plancher était couvert de traces brunes et les meubles de poussière, des vêtements traînaient, et dans la cuisine, la vaisselle débordait de l'évier. Comme si l'endroit avait été abandonné, comme si personne n'y habitait plus depuis longtemps...

J'ai tout frotté, dépoussiéré le moindre recoin, récuré la baignoire et les éviers, les murs et les planchers... J'ai tout lavé, n'oubliant rien. À coup de désinfectant, de déodorant et de nettoyant, j'ai même réussi à faire partir l'odeur de l'eau de Cologne d'Alexandre... Le « Grand », le « Conquérant », celui qui m'a enlevé mon Hélène, sur mon propre territoire, et qui m'a déclaré la guerre... J'ai effacé les pistes qu'il

avait tracées pour délimiter son nouveau gîte, espérant qu'il ne trouve plus son chemin...

Mais ce grand ménage n'a pas été si bénéfique et m'a permis, malgré moi, de faire une découverte troublante : sous le matelas d'Hélène se cachait un jeu que toute petite fille connaît, où l'on dispose de plusieurs vêtements découpés dans du carton et pourvus de petits rabats qui se replient sur le corps d'un personnage nu, découpé dans le même carton. Il s'agissait d'un jeu que j'avais moi-même confectionné lorsque j'étais adolescente... Le personnage représentait ma sœur et les vêtements étaient identiques à ceux qu'elle portait alors. Hélène était donc au courant de l'intensité des sentiments que j'éprouvais pour elle... Pourquoi n'avoir rien dit? Avait-elle eu peur? Ou avait-elle jugé qu'il s'agissait seulement d'un jeu n'ayant pas assez d'importance pour qu'on en discute sérieusement? Bouleversée, je restais là, immobile au centre de la chambre, le jeu entre les mains... Que devais-je faire? Prendre le jeu et le détruire? Le brûler? M'enfuir? Affronter la situation et discuter avec Hélène dès son retour? Les idées tournaient dans ma tête, m'étourdissaient... Le corps soudainement envahi par une chaleur insupportable, la gorge nouée par la nausée qui montait en moi, je tremblais de tous mes membres, le souffle court et le cœur battant... Décidant, comme elle, de me taire, j'ai replacé le jeu sous le matelas et suis allée m'étendre sur le divan, sans bouger, pour réfléchir...

Maman a téléphoné, il y a quelques jours, juste avant qu'Hélène et Alex ne partent pour Québec. Nous n'avions pas décroché le téléphone qu'elle s'excusait déjà de n'avoir pu nous appeler plus tôt pour nous souhaiter « *Joyeux Noël et Bonne*

année! ». Presque un mois de retard! Il y avait eu une épidémie dans le village où elle se trouvait et elle n'avait pas eu une seconde à elle. Bref, valait mieux tard que jamais et elle était bien contente d'apprendre que ses deux filles se portaient à merveille. Je ne me suis jamais aussi mal portée, mais l'instant de l'appel, je devais jouer le jeu, rire, parler gaiement, l'air de filer le parfait bonheur, par orgueil, ou simplement pour ne pas inquiéter Maman qui a des soucis autrement plus importants.

Hélène avait pris le téléphone du salon alors que j'étais à celui de la cuisine, et parlait fort, excitée de raconter les derniers déroulements de sa belle histoire d'amour à notre mère qui, tout aussi enthousiaste, lui répondait en l'encourageant. Mes oreilles bouillaient. J'aurais voulu crier, supplier qu'on mette fin à ce récit. Prier Maman de dissuader Hélène, l'implorer de la convaincre qu'il n'y avait rien de bon dans son histoire, qu'elle avait entendu dire qu'Alex était un meurtrier, un psychopathe de la pire espèce et qu'elle devait le fuir au plus vite... Mais Maman, du fond de son Brésil, n'avait rien entendu de tel. Aucune rumeur. Pas même mes cris et mes pleurs. Et le combiné glissait tranquillement de ma main qui devenait de plus en plus moite au fil des paroles de ma sœur. J'avais chaud, trop chaud. Ma tête tournait, je n'arrivais plus à avaler... Je croyais m'évanouir, tomber sur le plancher froid de la cuisine pour ne plus jamais me relever... Lorsque Maman m'a demandé comment s'étaient passées les fêtes de mon côté, j'ai pris plusieurs secondes avant de répondre que j'avais réveillé chez des amis.

En vérité, alors qu'Hélène était allée fêter Noël chez les parents d'Alexandre à Québec, j'étais restée seule à l'appartement. J'avais passé la nuit dans le salon, à

regarder, jusqu'au lever du soleil, la douzaine d'albums-photos qui dormaient depuis longtemps sur la plus haute tablette de la bibliothèque, admirant les images pendant de longues heures : celle où nous sourions, elle et moi, bras dessus bras dessous, devant les chutes du Niagara, ou cette autre, prise lors de son dixième anniversaire, où elle me serre très fort dans ses bras en déposant un baiser sur ma joue.

Je n'ai cependant rien dit de tout ça à Maman. Je ne le dis à personne. Je garde ma peine et mon mal pour moi seule. C'est tout ce qu'il me reste d'elle. Tout ce que j'ai pour sentir qu'elle est toujours là, en moi. La douleur doit rester intacte. Je la couve, bien précieusement, comme le dernier cadeau qu'elle m'ait offert, ne veux la partager avec personne.

J'ai tenté de m'y soustraire en essayant en vain d'éteindre sa nouvelle flamme. Je suis rapidement devenue lasse d'être seule dans la barque, fatiguée de tourner en rond en ramant contre le courant. Seule Hélène pouvait voguer avec moi. Tout autre passager aurait fait chavirer l'embarcation... Mais elle est restée sur la terre ferme avec son bel Alexandre, et je l'ai vue s'éloigner, peu à peu... Alors, avant que le naufrage ne m'emporte complètement, avant que je ne devienne une pauvre épave, j'ai cessé de ramer. J'ai lancé l'aviron entre deux vagues, me suis couchée au fond de la barque, les yeux au ciel, et me suis laissée dériver, mon mal entre les bras. En abandonnant la guerre, j'ai laissé Alex l'emmener sur une île lointaine, inconnue, qui n'apparaît sur aucune carte. Ce n'est qu'en restant ainsi seule que j'arrive enfin à la retrouver, pleinement, dans son absence, à l'entendre murmurer et chanter

doucement. Je reste donc allongée au fond de la barque et me laisse bercer par la houle tranquille.

Le resto se vide. La serveuse me jette un regard : il est temps que je parte. Je paie la facture, enfile mon coupe-vent et obéis. Ils revenaient de Québec aujourd'hui et doivent être arrivés depuis longtemps maintenant. J'ai quitté l'appartement tôt cet après-midi. Je ne voulais pas les voir.

Dehors il fait un froid sibérien, l'air est sec, le vent cinglant. Je marche rapidement. Mon corps tremble. Je ne sens plus mes doigts et mes orteils. J'arrive enfin à l'appartement, lève les yeux vers la fenêtre du salon... Les stores sont fermés et je ne peux voir qu'un grand rectangle noir. J'entre, monte les marches, saute par-dessus la dernière...

Je pousse la porte. Tranquillement, sans faire de bruit. Mets un pied dans l'appartement, avance l'autre, lentement. Garde les yeux au plancher pour ne pas regarder le miroir, glisse la main sur la paroi lisse du mur en cherchant l'interrupteur...

M'arrête.

Une faible lueur flotte dans le salon, s'étend tranquillement sur le plancher, comme une mare lumineuse qui ne cesse de grandir. *Aucun bruit. Pas même le son de l'eau qui s'échappe du seau.* Je tourne la tête et lève les yeux. Sur la table basse, une chandelle

est sur le point de s'éteindre. La flamme vacille et danse doucement sur les coupes de vin qui miroitent dans le halo mouvant. Mes yeux s'ajustent à la demi-obscurité. Des vêtements jonchent le sol... Et sur le divan...

Leurs corps. Nus. Endormis.

Couché sur elle, il la couvre presque complètement. Je vois sa jambe qui dépasse, son bras, une partie de son visage et ses cheveux épars sur le coussin. Leurs corps semblent soudés, ne bougent pas. La lueur les baigne, les enveloppe, rend leur peau satinée, si douce... Je tente d'avancer un peu, de tendre la main pour caresser, toucher du bout des doigts...

Un gémissement. Un murmure.

Le large torse bouge soudainement, se déplace sur le divan, découvre la poitrine blanche de ma sœur. Je suspends mon geste et reste là, figée, le bras levé dans les airs. Je ne respire plus. Suffoque. *Ma voix grave tombe au sol, decrescendo d'un cri en chute.* Puis elle soupire faiblement, se colle contre l'autre. La main d'homme monte le long de sa cuisse, de son bras, les doigts forts ensèrent la frêle épaule... Les souffles s'apaisent, deviennent réguliers, s'accordent.

À ma droite, sur le mur qui sépare le vestibule et le salon, le reflet de l'énorme miroir s'insère dans le plan, presque hors-champ, mais présent, sournois. Tout brûle dans mon corps. Je plie les genoux, glisse par terre...

Mes muscles se crispent, mes poumons perdent tout leur air, ma gorge se noue. Je ne peux plus respirer, un poids énorme pèse sur ma poitrine... *L'eau devient visqueuse, m'avale, me tire vers le fond, m'engloutit...* La nausée monte en moi. Me gagne complètement. La faible flamme de la chandelle meurt, s'éteint en silence, plonge la scène dans le noir. M'emporte dans l'obscurité. Je ne vois plus rien. Que les ténèbres qui m'avalent.

Je rassemble toutes mes forces et tente de ramper jusqu'à la salle de bain. J'y arrive, ferme la porte et me vide de tout mon mal... J'ai terriblement chaud, la sueur perle sur mon front, tout tourne autour de moi... Couchée sur le plancher de céramique froid, je m'endors en tremblant...

Je suis seule sur la rive. Devant moi, le ruisseau est gelé. Blanc, aveuglant. J'avance tranquillement en glissant les pieds. La glace mince craque sous chacun de mes pas. Au loin, je vois quelques arbres, tente de les rejoindre. Mais les arbres ne grandissent pas alors que j'avance vers eux. Restent à une égale distance comme s'ils reculaient sans cesse. Le vent me cingle le visage. Une fissure crie dans le silence glacial. Le sol se fend, l'eau m'aspire vers le bas. J'écarte les bras pour me retenir à la surface gelée. Une fillette s'avance vers moi, enveloppée dans une épaisse peau d'animal. La fourrure lui

couvre tout le corps. Je ne peux distinguer qu'une partie de son visage entouré du chaud capuchon. Elle s'avance encore un peu, n'est plus qu'à quelques mètres maintenant. Dans un geste lent et délicat elle lance une bouée vers moi. Tire sur la corde juste au moment où je tente de l'attraper, puis la relance et répète le jeu une dizaine de fois. Ses yeux noirs me fixent. Puis la glace craque sous elle et l'aspire dans l'eau glaciale...

III

Ils ont su que je les avais vus. Ils ont entendu mes soupirs, mes gémissements, mes sanglots. Comme pour le jeu découvert lors du grand ménage, elle n'a rien dit, pas même un mot, et a continué d'agir tout à fait normalement. Combien de choses sont ainsi enfouies sous son matelas? Que sait-elle exactement? Que pense-t-elle? Je ne sais pas... Et préfère le silence. Pour réfléchir.

J'ai longuement pensé à tout ça. J'ai tout retourné dans ma tête. J'avais décidé de tout abandonner, d'attendre que tout vienne à point, croyant qu'Alex finirait par partir et que moi je serais là, toujours, pour elle. J'aurais bien voulu me rétracter, revenir sur l'accord que je lui ai donné lorsqu'elle m'a fait la grande demande, lui dire que, finalement, c'était impossible qu'il vienne habiter avec nous, que tout bien réfléchi, il ne peut y avoir une troisième personne dans l'appartement, c'est beaucoup trop petit, surtout avec une seule salle de bain... Que j'avais cru qu'on arriverait à s'arranger mais que depuis qu'il s'est installé je me suis rendue compte que c'était insensé... Peut-être pourrions-nous l'aider à trouver un appartement, ou une chambre, quelque chose de pas trop cher... Il doit bien avoir un peu d'argent, et s'il n'en a pas, je pourrais l'aider, j'ai réussi à accumuler un petit magot depuis que je suis au bureau des plaintes. Seulement, je sais que tout ça ne servirait à rien...

Une vague énorme m'a frappée, m'a coupé le corps en mille morceaux, m'a roulée au fond de l'eau, dans le sol boueux. Heureusement, j'ai réussi à remonter à la

surface : ou j'accepte Alexandre, ou je la perds définitivement. Aussi, après avoir étudié la question sous tous ses angles, me suis-je rendue compte que pendant que j'espérais leur séparation, ils s'unissaient un peu plus chaque jour.

Depuis que je les ai vus l'autre soir, je ne quitte plus l'appart. Je ne fuis plus. Et les observe. Ils se regardent toujours comme au premier matin, comme deux oiseaux en pleine saison des amours... Une enveloppe s'est tissée autour d'eux, d'un fil fin et transparent mais plus solide qu'un câble. Tout semble tellement beau, tellement rose que ça me rend malade. Je ne me lève plus sans cette nausée qui me pèse sur l'estomac et me noue la gorge.

Puis la question a germé dans mon esprit : pourquoi ne tenterais-je pas de m'infiltrer dans leur enveloppe, de m'unir à eux? À ressasser toujours les mêmes rengaines, je n'ai pas vu que je pouvais me nourrir de leur amour, que je pouvais l'engraisser, le faire grandir en moi afin qu'il puisse m'atteindre à mon tour et me permettre d'accéder à ce que je ne pensais jamais connaître... Désormais je vois clair. Et je ne chercherai plus à fuir.

Il a cessé de neiger et on commence déjà à sentir le printemps. Dehors, des enfants crient. Nous avons une piscine lorsque nous habitons chez Maman. Creusée. Immense. Un après-midi, lors d'une torride journée d'août, nous nous baignions et nous arrosions, en prenant un peu d'eau dans notre bouche et en la recrachant par la mince fente des dents de façon à ce qu'elle s'échappe en une petite fontaine, comme sur le dos des baleines. Le chlore donnait un goût horrible à l'eau. Le soleil plombait.

Fort et ardent. Maman était étendue sur une chaise longue et lisait un énorme livre qui semblait peser trois tonnes.

Absorbée dans sa lecture elle ne vit pas qu'Hélène, immergée, ne pouvait plus remonter à la surface. J'étais là, la fixais sans rien faire, paniquée, criant de toutes mes forces sans que le moindre son ne sorte de ma bouche. Je voyais sa tête sortir de l'eau pour s'y engloutir aussitôt. Comme si quelque chose la tirait vers le fond, l'aspirait, l'avalait. Ses yeux grands ouverts me regardaient et me suppliaient de venir à son secours. Mais j'étais paralysée. Je ne pouvais faire aucun mouvement, observais ses lèvres, mauves, qui s'ouvraient en formant un petit cercle, cherchant un peu d'air...

Réussissant enfin à sortir de ma stupeur, j'ai nagé, me suis approchée d'elle rapidement, l'ai atteinte, prise sous les bras et traînée jusqu'au bord de la piscine. Je me suis alors assise sur les marches glissantes, le corps mou de ma sœur coincé entre les bras. Maman avait laissé tomber son livre et accourait vers nous en criant. Je pleurais. Tout mon corps tremblait. Mes larmes se mêlaient à l'eau qui séchait déjà sur les paupières closes de ma sœur. Puis ouvrant soudainement les yeux, elle m'a prise par le cou en criant, m'a attirée vers l'eau, me frappant des pieds et des mains...

-C'est toi! C'est toi! Toi! Toi!

Maman a réussi à nous sortir de l'eau. Je la revois encore, berçant Hélène enveloppée dans l'épaisse serviette de ratine verte. Et moi. Assise au bout de la chaise longue. Je

les regardais sans rien dire. Tremblais et pleurais. Les sanglots qui me secouaient tout le corps ne s'atténuèrent qu'après plusieurs heures. Dans la panique, Hélène avait cru que c'était moi qui avais voulu la noyer. Elle ne réalisait pas, qu'au contraire, je l'avais sauvée. Maman m'avait alors expliqué que son ingratitude n'enlevait rien à mon geste : je restais tout de même celle qui l'avait tirée de la noyade... C'est à ce moment même que j'ai décidé que peu importait ce qui arriverait, je serais toujours là, pour elle. Je la surveillerais. En tout temps.

Même si c'était quelqu'un d'autre qui la tenait entre ses bras, qui la berçait doucement...

Ce qui me dégoûtait, au départ, me réjouit donc maintenant. Si je regarde les choses avec lucidité et objectivité, tout ne va pas si mal. Certes ils sont toujours ensemble et nous sommes plus rarement seules toutes les deux. Seulement, les moments où nous nous retrouvons sont devenus mille fois plus précieux. Elle se confie davantage, éprouvant un besoin insatiable de partager son si bel et grand amour. Besoin dont je profite avec délectation... Elle est devenue si gentille, ne crie plus après moi comme elle le faisait souvent auparavant, et sourit presque toujours. J'ai également remarqué qu'elle me touchait beaucoup plus. Ce que ça peut faire l'amour... Ça excite les hormones au point qu'on a envie de toucher tout le monde, histoire d'en donner un peu parce qu'on en reçoit trop, que notre réceptacle déborde et que de le partager nous évite de culpabiliser par rapport à ceux qui n'en ont pas... Ça me dégoûte toujours autant, mais étant donné que les élans de ma sœur semblent se diriger particulièrement vers moi, je serais bien folle de ne pas en profiter.

Elle m'a même brossé les cheveux l'autre soir. Alex était sorti avec des amis et nous étions seules à l'appart. C'est elle-même qui a proposé de passer la soirée ensemble : on jouait *Mary Poppins* à la télé, notre film favori quand nous étions petites. Nous avons commandé une pizza que nous avons mangée comme des ogresses, riant la bouche pleine de nous voir si affamées. Je mettais les pointes restantes au frigo pendant qu'au salon, elle cherchait le bon canal à la télévision.

- *Dépêche-toi! Ça va bientôt commencer. Laisse faire la vaisselle, on fera tout ça demain matin.*

Je ne me suis pas fait prier et suis allée la rejoindre rapidement, comme elle me le demandait. Assise sur le divan, elle se brossait les cheveux en regardant la télé. Je me suis assise par terre en m'adossant contre le divan. Elle s'est tassée un peu, s'est placée juste derrière moi de sorte que je me suis retrouvée assise entre ses jambes. *Mary Poppins* commençait. La gouvernante tombait du ciel, accrochée à son ombrelle, et moi, je volais et chantais avec elle. La chaleur des jambes d'Hélène sur mes bras, si douce, si réconfortante, s'infiltrait en moi comme un baume qui m'enveloppait tout le corps. Puis, elle s'est mise à me brosser les cheveux, en riant doucement parce qu'ils la chatouillaient en lui frôlant les cuisses.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas eu de ces gestes délicats envers moi. Si longtemps qu'elle ne me touchait plus. Lorsque nous étions petites, il fallait user de force et presque de violence pour nous détacher l'une de l'autre. Maman détestait

quand nous décidions de jouer aux *sœurs siamoises*. Nous enfilions un de ses plus grands chandails, nous nous tenions par la taille en passant l'une le bras gauche et l'autre le droit dans les manches, puis nos têtes dans l'encolure, ce qui avait pour effet de tellement étirer le chandail que Maman ne pouvait plus le porter par la suite. Ainsi collées l'une à l'autre, nous coordonnions tous nos mouvements, nos pas, nos souffles... Comme deux siamoises.

Quand Alexandre est arrivé, j'ai eu l'impression qu'une troisième personne s'était immiscée dans le chandail et que l'encolure, qui ne pouvait s'étirer davantage, m'étouffait, me lacérait le cou. Pire encore, alors qu'il prenait ma place, je me retrouvais à celle de Maman : c'était dans mon propre chandail qu'il entrait et il l'étirait tellement que je ne pourrais plus jamais l'enfiler...

Puis j'ai changé mon fusil d'épaule. J'aurais dû savoir d'emblée que cette relation pouvait m'être utile, qu'Alex tirait Hélène d'une situation où j'aurais fini par la perdre vraiment : célibataire, elle vivait une vie de barreau de chaise, parcourant les bars et les cercles d'amis comme autant de lacs et de forêts à la recherche du meilleur gibier, devenant ainsi trop occupée, trop aux aguets pour veiller sur ce qu'elle avait déjà dans ses filets. Sur moi. Depuis qu'elle a enfin attrapé sa meilleure prise, elle se repose, est revenue à la maison et s'est remise à avoir certains égards à mon endroit. Presque de la tendresse parfois...

Je ne suis pas dupe. Je sais bien que rien n'est sincère. Ce n'est qu'une stratégie : elle ne voudrait surtout pas que la présence d'Alexandre me dérange, et elle

s'évertue à m'amadouer, à faire en sorte que j'oublie leurs murmures incessants, leurs caresses, leurs baisers... Elle avait bien raison de le faire jusqu'ici, même qu'elle sous-estimait le malheur qui m'affligeait. Mais elle ne sait pas que j'ai décidé de prendre le taureau par les cornes. Elle ne se doute pas que son cher Alexandre peut m'apporter bien plus qu'il ne lui apporte à elle-même. Tant que je saurai comment en profiter. J'aurais préféré qu'il ne soit pas là, avoir Hélène pour moi seule sans le secours d'une tierce personne, mais bon, c'est mieux que de ne rien avoir du tout...

J'ai donc tenté de devenir sympathique avec le bel Alex. J'ai commencé par lui parler un peu plus, chose facile puisque je ne lui parlais pratiquement pas. Bien heureusement, il n'a pas résisté, a répondu aux questions que je lui posais avec ce que je pourrais presque appeler de l'enthousiasme. Peut-être n'était-ce que de la surprise ou de la politesse mais peu m'importe. Tout ce qui compte à présent, c'est d'en savoir un peu plus sur lui. Pour mieux m'en servir.

J'ai appris qu'il est né à Montréal, qu'il a déménagé à Québec à l'âge de dix-huit ans jusqu'à ce qu'il revoie Hélène, de laquelle d'ailleurs il était déjà follement amoureux alors qu'il était à peine pubère. Il a complété un baccalauréat en musique et travaillait dans un magasin de chaussures lorsqu'il l'a revue, il y a quelques mois. Il l'a suivie, « *sans AUCUNE hésitation* », est revenu à Montréal et loge ici le temps de se trouver un boulot. Il adore les mets chinois et l'ail (ça se sent!), ne supporte pas le yaourt et la noix de coco, tuerait pour du chocolat noir et aime bien « *prendre une p'tite bière* » entre amis. Malgré que je ne sache pas du tout ce que ma sœur lui trouve, je dois avouer qu'il de beaux yeux, un peu trop grands pour son visage mais

d'un brun très pâle, presque jaunes comme ceux du Chat, et un joli sourire. Je ne dirais pas qu'il est beau, mais il a un certain charme.

J'ai soupé avec eux hier soir. Nous avons vidé quatre bouteilles de bon vin et ce fut assez agréable. Nous avons beaucoup ri. Alex racontait des blagues grossières, faisait des grimaces, et Hélène, en riant tout son saoul, ne cessait de passer sa main sur ma nuque, sur mes cuisses et mes bras, me couvrait les joues de baisers. Ses caresses m'enivraient bien plus que l'alcool...

Comble de bonheur, lorsqu'elle est allée à la salle de bain en fin de soirée, elle m'a appelée pour l'aider à attacher l'agrafe de ses pantalons. Affaiblie par les éclats de rire qui me secouaient tout le corps, je simulais l'incapacité d'attacher correctement l'agrafe miniature, gardant le doux tissu de ses pantalons bien serré entre mes doigts, faisant durer le plaisir que nous avons, seules toutes les deux dans l'étroite salle de bain. Dans le miroir, je la voyais qui riait, les yeux fermés, les pommettes rougies par le vin, le corps agité, et mon visage, juste au-dessus de son épaule droite. Et pendant que je nous admirais ainsi, quelque chose poussait dans mon ventre : la satisfaction, le bonheur, la jouissance, le désir, ou tout en même temps... Mon corps vibrait d'un doux et agréable frisson qui m'emportait loin du mal et de la peine, qui chassait enfin la nausée.

Ils sont ensuite allés se coucher. J'ai rejoint ma place à l'extrême gauche de la causeuse, toujours bercée par l'ivresse de la soirée. La porte était entrouverte un peu plus qu'à l'habitude. Sur le mur du couloir, les ombres se sont remises à danser, ont

délaissé le flamenco enflammé qu'elles avaient entamé depuis quelques mois et ont repris leur doux ballet. Je me suis levée, me suis avancée et postée au centre du couloir. La lumière qui débordait de la chambre, celle qui projetait l'ombre sur le mur, se posait sur moi, m'enveloppait. J'avais chaud et transpirais à grosses gouttes, l'alcool cherchant à s'enfuir par chacun de mes pores. Mon corps, si lourd depuis si longtemps, devenait aussi léger qu'une plume. Plus qu'un petit saut pour m'envoler...

Levant les bras et la tête, je me suis alors mise à danser à mon tour, sans faire de mouvements brusques, sans même bouger les pieds, en suivant une houle paisible, tout doucement, juste en laissant couler la lumière sur ma peau, en me glissant en elle. J'ai posé les mains sur le mur, puis les bras, le front, le ventre, les cuisses et tout mon corps, caressant délicatement la paroi lisse, effectuant du bout des doigts les contours de la silhouette noire. L'ombre dansait sur ma peau, m'enveloppait, s'infiltrait en moi. Coordinant mes mouvements au rythme de leurs souffles pour suivre la lente danse, je me suis laissée avaler, tranquillement, j'ai écouté les murmures, les gémissements qui résonnaient dans ma poitrine.

Il n'y a personne dans l'appartement. Que Le Chat et moi. Le moment idéal pour vérifier si tout a fonctionné...

La semaine dernière, lors d'une pause au boulot, nous discutons de choses et d'autres, la collègue et moi. Fière, elle se vantait d'avoir fait l'acquisition, l'an dernier, d'une petite caméra-vidéo.

- Tout à fait géniale! Si petite qu'on peut la glisser dans une sacoche! Et performante à part de ça! On a filmé tout notre voyage en Floride l'hiver passé...

Sur le moment, je n'ai porté aucune attention à ce qu'elle disait, l'écoutant d'une oreille indifférente. Mais le soir même, quand Hélène et Alex se sont enfermés dans la chambre, la porte est restée close. Assise, seule, sur la causeuse, les yeux rivés au mur vide du couloir, j'aurais fait n'importe quoi pour être avec eux... Les propos de ma collègue me sont alors revenus en tête. Il me fallait trouver un moyen pour partager non seulement leurs petits moments quotidiens au grand jour, mais également leurs moments les plus intimes, dans l'obscurité de la nuit, lorsque la porte de la chambre est fermée, lorsque les murmures se font timides et n'arrivent pas à traverser les épaisses parois...

Certes, j'ai développé quelques petits trucs pour m'immiscer doucement dans ces instants discrets : en m'organisant, par exemple, pour que Le Chat reste enfermé dans leur chambre, je peux feindre de le chercher, entrer et prendre de longues minutes pour le trouver, alors que je sais très bien qu'il est couché dans un tiroir de la commode, là où je l'ai posé précédemment, là où il adore dormir et d'où il ne bougerait pas si je ne devais avoir recours à ce subterfuge pour m'insinuer. Je m'assois ensuite dans le lit avec eux, et nous caressons la mignonne petite bête, tous

les trois, en riant de sa mine endormie. Ne serait-ce que pour ces moments de bonheur, je me féliciterai toujours de l'avoir amené ici... Seulement, je ne peux pas recommencer le stratagème assez souvent pour satisfaire ma soif d'être avec eux. En eux. Cette soif qui me prend, qui m'assèche la gorge, qui rend la respiration difficile... Je devais trouver le moyen de sortir de ce désert.

L'idée a germé rapidement dans ma tête : la caméra-vidéo ne m'apporterait certainement pas tout ce que je désire et ne serait qu'une oasis, voire un mirage dans le désert, mais en attendant d'atteindre la mer promise, je pourrais me désaltérer un peu... Finalement, la collègue me serait plus utile que je ne l'avais cru.

Dès le lendemain, je m'empressai de la questionner à propos du petit appareil. Ravie de mon intérêt, elle fut enchantée de l'apporter au boulot et de me le prêter pour quelques jours. J'ai attendu d'être seule à l'appartement. Puis hier soir, l'occasion s'est présentée : je suis allée dans leur chambre avec un escabeau et un tournevis. Comme au cinéma, j'ai dévissé la grille de la bouche d'aération pour y cacher la caméra, en marche, en m'assurant du cadrage, le lit juste au centre. Je me sentais comme *James Bond*, ou un des agents de *Mission impossible*... Terriblement excitée, je tentais de me concentrer. Mon pouls battait rapidement, mes doigts étaient moites et malhabiles, comme engourdis. La sensation était sublime et j'espérais que le résultat le soit tout autant. J'ai enfin replacé la grille et tous les objets dont je m'étais servis à leurs places respectives. Le Chat, intrigué, regardait fixement la bouche d'aération en miaulant, de sorte que j'ai dû l'enfermer dans ma chambre pour que le couple ne se doute de rien. S'il fallait qu'elle sache que j'ai installé cette

caméra, elle ne voudrait plus jamais m'adresser la parole. Sachant tout ce qu'elle sait déjà – le jeu trouvé sous le matelas, ma réaction lorsque je les ai trouvés dans le salon – elle me ferait peut-être même enfermer dans le pire des asiles... Mais j'ai confiance. D'ailleurs, comment pourrait-elle s'en rendre compte?

Bref, ils sont arrivés quelques minutes plus tard et sont allés se coucher aussitôt. J'ai presque toute leur nuit sur la cassette. Quatre heures en fait. Ça me suffit. Après tout, ce n'est qu'un premier essai. Vaut mieux vérifier dès maintenant si tout a fonctionné. Il faudra peut-être faire des ajustements... Je veux avoir quelque chose de réussi avant que la propriétaire me demande de lui rendre son appareil.

J'entre dans la chambre, reprends rapidement la caméra dans la bouche d'aération et cours au salon. Fébrile, je prends la cassette, du bout des doigts, délicatement, doucement, et la glisse dans le magnétoscope. Assise sur le coin du divan, le dos raide comme une barre, j'allume une cigarette pendant que le ruban se rembobine. *Play.*

L'image apparaît à l'écran.

Il m'est d'abord impossible de distinguer quoi que ce soit. Tout est noir. La pièce est complètement déserte. Mes yeux prennent plusieurs secondes pour s'habituer à l'obscurité de l'écran et arrivent enfin à déceler la forme de quelques meubles, légèrement éclairés d'une faible lueur qui entre par la fenêtre.

La porte s'ouvre.

Du coup, l'image s'éclaircit. Hélène entre, suivie d'Alexandre qui, sans même attendre que la porte soit refermée, la plaque contre le lit. Elle rit, cambre le dos et tire sur ses cheveux, pris entre son corps et le matelas, les dispose en un parfait éventail sur le drap rouge. Il l'embrasse dans le cou, sur le visage et les oreilles, déboutonne son chemisier, la dévêt complètement. Se levant du lit, il passe un bras sous ses genoux et l'autre sous ses épaules, la soulève du matelas, dit quelque chose que je ne comprends pas, – il faudra ajuster le microphone – tire avec difficulté sur les couvertures et y glisse Hélène qui se laisse faire, le corps mou, inerte. Il se déshabille à son tour et la rejoint sous les couvertures. Heureusement, la porte est restée ouverte et la lumière du couloir qui entre dans la chambre me permet de les distinguer plus nettement que je ne l'espérais.

Baignée dans la faible clarté, une masse se meut lentement. De lascives vagues agitent les couvertures. Je ne vois pas les visages. Que des ombres. Toujours. De noires silhouettes. Et ses longs cheveux, épars sur l'oreiller, glissent sur le drap, s'emmêlent. Sur la vitre de l'écran, j'aperçois mon visage, mes yeux et ma bouche entrouverte. Superposés à leurs corps. Leur corps. Je ne peux quitter l'image des yeux, ne respire plus, tente d'accorder mon souffle au leur.

Je tends la main, déplie les phalanges, très doucement, touche la surface vitrée du bout des doigts. Je sens les petits picotements sur ma peau, le doux crépitement de

l'électricité sous mon toucher... Un courant passe, de l'image à mon corps. Une transmission. Une connexion...

Je reste immobile, le bras tendu, la main à plat sur l'écran jusqu'à ce que l'image disparaisse, que tout redevienne noir. Je reprends la cassette dans le magnétoscope, l'identifie avec une étiquette où j'ai inscrit la date, et vais la ranger dans la boîte au fond de mon placard.

J'ai ouvert toutes les fenêtres. Dehors, ça sent bon le printemps. Le soleil brille et les oiseaux piaillent dans l'air frais du matin. Sur la table, Hélène, déjà partie depuis un bon moment, a déposé le sac de papier brun qui contient le dîner de son bel amant encore endormi. J'entends son réveil-matin sonner, quelques grognements... Rapidement, en silence, j'attrape le bloc-notes et le crayon qui se trouvent sur le comptoir, gribouille quelques mots, puis glisse le papier dans le sac.

Quand nous avons emménagé ici, ma sœur et moi, nous nous écrivions sans cesse de petits mots que nous laissions sur la table de la cuisine. Il ne s'agissait parfois que de simples choses pratiques : pénurie de pain, ou de lait, destination et heure de retour, appel manqué, tâche ménagère à effectuer, etc. Mais il nous arrivait

également d'écrire de petites pensées, gentilles, gratuites, seulement pour nous souhaiter une bonne journée, pour nous dire que nous pensions à l'autre, que nous nous aimions... Puis, avec le temps, Hélène s'est éloignée. Les notes se sont raréfiées. Sont disparues.

Je continuais pourtant à croire que je retrouverais, un jour ou l'autre, une de ces douces missives qu'elle écrivait avec application, les mèches de ses cheveux noirs retombées sur son visage... Le moindre bout de papier, la moindre facture fripée suffisait à m'exciter, à me donner un quelconque espoir... Il y avait toutefois bien longtemps que je n'avais lu le moindre message. Pas un mot.

Jusqu'à ce qu'un soir, en revenant du bureau des plaintes, j'aperçoive sur le miroir du vestibule un de ces petits papiers jaunes autocollants. Alex avertissait qu'il était sorti avec des amis et qu'il reviendrait tard. Deux jours après, j'en trouvais un autre, sur le comptoir de la cuisine, de la main d'Hélène cette fois, souhaitant « *bonne chance* » à son homme qui avait ce jour-là une entrevue importante pour un boulot, et une « *bonne journée à tous les deux* ».

Immobile, le cœur battant à tout rompre dans ma poitrine, je relisais la phrase, la détaillais dans ses moindres signes. Du bout des doigts je suivais les courbes rondes des lettres griffonnées à l'encre bleue, le petit point sur le « j », les deux « ee » entrelacés, et les quatre derniers mots... « *à tous les deux* ». Elle avait pensé à moi! Elle savait que je verrais ce papier, que je le lirais... Elle avait pensé à moi en même temps qu'elle pensait à lui... Ainsi, elle m'acceptait, ou mieux, elle m'invitait à

prendre place dans leur univers, bien au chaud, au sein de leur couple. Pour ne former plus qu'un seul cercle, tous les trois. La note entre les doigts, j'explosais de bonheur : nous étions là, Alexandre et moi, à la même place, couchés tous les deux par sa douce main sur le papier... Tout mon corps brûlait, s'embrasait. Tout en moi se consumait, mes joues, mes oreilles, mon front, mon cou, ma poitrine et le bas de mon ventre.

J'ai donc commencé à leur écrire de petits mots, moi aussi, érigeant ainsi une espèce de correspondance triangulaire où le destinataire demeurait double plus souvent qu'autrement... Je me suis lassée de m'adresser sans cesse à la deuxième personne du pluriel. Si je désirais vraiment être avec eux, en eux, je devais éviter de me mettre dans une position où ils étaient ensemble, sans moi. Lorsque les messages s'adressaient à la fois à ma sœur et à son amant, deux clans étaient ainsi formés : celui des destinataires et celui de l'expéditeur où je me retrouvais seule... Je devais donc instaurer un réel dialogue, entre elle et moi, ou entre lui et moi, de sorte que la personne exclue de la correspondance, celle qui restait seule dans son clan, ce ne soit jamais moi. Bref, je m'arrange désormais pour que la note ne soit lue que par le seul et unique destinataire et je profite de ma position de confidente auprès de chacun pour entrer dans des sujets plus personnels, pour m'immiscer plus profondément... Bien qu'absente au moment où ils lisent les messages laissés à leur intention, je deviens présente à travers leur lecture, je m'installe, dans un coin de leur tête, et chante doucement, quelques mots, quelques paroles... J'aborde habituellement un sujet qui leur tient à cœur, je déterre une vieille pensée de leur jardin secret, une de celles qui les préoccupent depuis un bon moment, pour les intéresser davantage...

Et rester là, tout au fond de leur tête, le plus longtemps possible.

Il m'arrive également de me faire passer pour l'un ou pour l'autre. La semaine dernière, par exemple, ils se sont disputés à propos de je ne sais quoi. Leur première dispute. Ce jour-là, Hélène, attristée, ne m'avait pas adressé la parole et Alexandre avait écouté la télévision toute la journée, couché dans le salon, sans dire un mot. Seule dans ma chambre avec Le Chat, je ne supportais pas cette situation. Tout était froid dans l'appartement, d'un calme étrangement inquiétant... J'ai essayé de leur parler, de discuter avec eux, de les raisonner, mais sans résultat.

Le lendemain matin, alors qu'Alex était toujours couché et qu'Hélène se trouvait sous la douche, j'ai couru à la cuisine pour glisser dans les sacs de papier brun qui contenaient leurs dîners, les deux petites notes que j'avais écrites pendant la nuit, imitant leurs écritures respectives à la perfection. Quelques excuses, quelques douces paroles et surtout, la mention qu'on n'en parlerait plus, qu'il valait mieux oublier cette dispute et repartir à zéro sans y penser... Je courais le risque de me faire prendre, mais tout a fonctionné et ce soir-là, les ombres dansaient à nouveau sur le mur, me portaient dans une douce valse, m'enveloppaient, me caressaient...

Depuis, je ne cesse d'écrire. Je me rapproche, les rattrape. En empruntant la vive calligraphie de la main virile, je parviens à dire des choses que je refoulais depuis trop longtemps à ma belle Hélène. Sur le papier, tout déborde et se déverse... Et je laisse courir, profitant de cette fausse correspondance pour lui parler comme j'ai

toujours voulu le faire, pour la sentir, à nouveau, entre mes bras, me glisser en elle, l'emporter au loin avec moi, la garder entre mes doigts...

Puis, lorsque c'est la voix d'Hélène que j'adopte pour m'adresser à son amant, c'est elle toute entière que j'endosse. Elle est là. En moi. Elle parle et écrit de sa délicate main. Une écriture toute fine, ronde, pleine de courbes et de petits cercles... Si les messages adressés à Alex sont beaucoup plus longs, c'est parce que j'adore me sentir ma sœur, et je m'éternise parfois trop longtemps dans ce bonheur.

Ce matin toutefois, je n'ai emprunté l'écriture de personne. D'abord je n'avais pas le temps, et j'avais envie de faire les choses simplement. Je ne lui ai écrit que quelques mots réconfortants, lui disant de faire bien attention à lui avec la mauvaise grippe qu'il couve malgré l'arrivée du printemps, lui promettant un bon bol de soupe chaude lorsqu'il reviendrait. Je dois encore faire certains efforts pour me rapprocher d'Alexandre. La partie n'est pas complètement gagnée...

La haine que j'ai d'emblée développée à son égard n'est pas tout à fait dissipée. Quelques vapeurs me montent encore au nez et me donnent parfois une nausée insoutenable. Mais je dois arriver à le comprendre comme j'arrive à comprendre Hélène. Le prendre en moi, et me laisser prendre par lui. Je m'évertue donc à faire en sorte qu'il s'ouvre complètement, qu'il devienne transparent, aussi limpide que l'eau d'une source. Si je désire être véritablement avec eux, je dois me concentrer sur sa personne autant que je le fais sur celle de ma sœur. J'y prends certes

moins de plaisir mais je dois garder en tête tout le profit que j'en tirerai. Ne reçoit-il pas les marques d'affections les plus intenses d'Hélène?

J'entends le plancher craquer dans la chambre, referme le sac et me sauve dans le salon. D'un pas lourd et en grommelant, il marche jusqu'à la cuisine, se rend ensuite à la salle de bain, puis retourne dans la chambre pour en sortir habillé et partir sans oublier son dîner sur la table. Il ne m'a pas remarquée, n'a pas vu que j'étais assise là, sur la causeuse, et me croyait sûrement encore endormie.

Je ferme les yeux, quelques instants. La journée s'annonce plutôt bien. Il est temps que je me prépare à aller au boulot. Je me relève, vais dans la chambre de ma sœur et reprends la caméra-vidéo dans la bouche d'aération. C'était la troisième et dernière nuit : je dois rendre l'appareil aujourd'hui.

Nous nous retrouvons seuls de plus en plus souvent à l'appartement, Alexandre et moi. C'est la fin de la session et Hélène passe le plus clair de son temps à l'université, pour étudier. Il me prête maintenant une attention particulière, se confie davantage. Il est tombé dans le piège, s'est pris dans la toile que j'avais tissée.

Mieux encore, il semble se plaire dans cette nouvelle position. Je le laisse venir, l'encourage à avancer, juste un peu encore. Juste un pas encore...

Il y a deux semaines environ, un terrible mal de ventre m'a réveillée. Incapable de me rendormir, je me suis levée de mon lit, me suis rendue à la cuisine pour boire une gorgée de jus, puis à la salle de bain pour sauter sous une douche bouillante. Je fermais les robinets lorsque j'ai entendu la sonnerie du réveil-matin d'Alexandre. Je me suis approchée de la porte pour écouter ses pas, de la chambre à la cuisine. Je n'avais pas mon peignoir et rien qu'une serviette pour me couvrir. J'aurais pu sortir et courir jusqu'à ma chambre afin qu'il ne me voie pas, mais j'avais enfin l'occasion d'attirer un tout autre regard...

Je devais en profiter.

Je suis sortie de la salle de bain, nue sous la ratine, et me suis dirigée vers la cuisine alors qu'il en sortait... En le croisant dans le couloir, j'ai feint d'échapper la serviette. Il est resté là, s'est penché pour la ramasser en posant ses yeux jaunes sur moi. Je me sentais rougir, la brûlure s'intensifiait au bas de mon ventre mais rien ne devait paraître. J'ai repris la serviette dans mes mains, sans la replacer sur mon corps, puis me suis rendue, ainsi, nue, jusqu'à la cuisine pour y prendre une autre gorgée de jus.

Alex ne m'a rien dit, n'a regardé que vaguement. Mais je l'ai entendu tout raconter à Hélène, le soir même, alors qu'ils étaient dans leur chambre.

- *Qu'est-ce que tu veux que j' fasse Alex? C'est chez elle ici! J'peux peut-être essayer d' lui en parler mais c'est délicat. Puis on s'est jamais gênée pour se promener toutes nues avant qu' t' arrives...*

Depuis ce jour-là, je passe nue devant lui tous les matins.

Pour me rapprocher davantage... Tendre la bouche et la poser sur le cou en ouvrant légèrement les lèvres, perforer la mince peau avec les canines, et boire... Assouvir enfin ma soif. Me saouler jusqu'à perdre le nord. Et lorsqu'il pose les yeux sur moi, même si ses regards restent furtifs, je sens la chaleur qui m'envahit et qui me prend tout le corps. Je me sens bien. Si bien.

J'ai tout de même fait les choses graduellement, pour ne pas l'effrayer. Au début, je passais rapidement. Mais aussitôt, il disparaissait, fuyait pour ne pas me voir. Puis j'ai diminué peu à peu la cadence de mes pas. Il a fini par rester. Hier matin, il est entré sans frapper dans ma chambre alors que je m'habillais et n'a pas refermé la porte en s'excusant comme il l'aurait habituellement fait. Il est resté là, sur le seuil, à me regarder, vêtue uniquement de ma jupe, me demandant si je voulais aller faire l'épicerie avec eux... Malheureusement, je travaillais et devais me rendre rapidement au boulot. J'ai tout de même pris la peine de lui énumérer toutes les choses dont j'avais besoin, et d'autres dont je n'avais rien à faire et que j'inventais au fur et à mesure pour qu'il reste... Quelques secondes encore...

Aujourd'hui je ne travaille pas. Tant mieux. Depuis qu'elle m'a prêté sa caméra-vidéo, ma collègue ne me lâche plus d'une semelle, entre dans mon bureau plusieurs fois dans la journée, me raconte sa vie. Pour ne pas la froisser et aussi parce que j'ai l'impression de lui devoir quelque chose, je m'efforce d'avoir l'air réjouie de ses visites. Ses récits me fatiguent et bien que je ne les écoute pas vraiment, ne répondant que par de vagues « *mmm...mmm...* » à ses questions, je suis crevée d'entendre sa petite voix nasillarde et je crois que cette journée de répit est bien méritée...

Ce congé tombe d'ailleurs très bien puisqu'Alex, qui a fini par se trouver un boulot, ne travaille pas non plus et compte rester à l'appartement pour réparer deux ou trois choses : la programmation du vidéo, les tablettes dans la cuisine, le robinet de la douche... C'est tout de même pratique d'avoir un homme à la maison!

En ce moment, il est sous la douche. Il y est entré avant moi, alors qu'Hélène n'était pas encore partie. Elle lui a crié « *au revoir* » mais il n'a rien entendu, n'a rien répondu.

- Tu lui diras que j'suis partie à l'université pis que j'vais revenir vers l'heure du souper, o.k? Ciao!

Il ne sait pas que nous sommes seuls tous les deux. Je l'entends qui chante un air populaire mais l'eau couvre sa voix et je ne distingue pas les paroles. Qu'une mélodie

joyeuse et légère. Par la fenêtre, je vois Hélène marcher dans la rue, entrer dans la voiture, partir....

Je me lève tranquillement de ma chaise, m'avance dans le couloir vers la salle de bain. La porte est restée entrouverte. Je l'ouvre encore un peu, d'une légère poussée, du bout des doigts. Elle grince faiblement.

Il fait très chaud et l'humidité me fait suffoquer. Je recule d'un pas, reste sur le seuil de la chambre de bain, pour mieux respirer. Ma tête tourne, je ne vois plus devant moi, qu'un écran noir, mon corps tremble.

J'avance à nouveau, pose un pied, puis l'autre sur le plancher de céramique. Les miroirs sont embués, je ne distingue rien, que le son de la voix qui chante doucement derrière le bruit de l'eau. Respirant difficilement, j'avance encore un peu.

À travers le rideau de la douche, je vois sa silhouette. Son corps se dessine, flou. Je reste là, debout, étourdie par la chaleur. Tout tourne autour de moi. Mon corps est engourdi, je ne sens plus mes lèvres, mes bras et mes jambes. Comme si des millions d'aiguilles me perforaient la peau. La sueur perle sur mon front et ma nuque, mes cheveux collent à mes tempes, mon t-shirt à ma peau.

J'observe la silhouette, distingue les larges épaules dans la vapeur, la taille plus fine... Lentement, je m'approche. Tends la main et touche le rideau. Doucement. En silence. Je tire un peu, passe la tête dans la douche, le regarde sans respirer.

Dans une épaisse nuée, il est là, les bras levés dans les airs, les doigts dans ses cheveux qui, mouillés, semblent aussi noirs que ceux d'Hélène. Sa peau est luisante et miroite sous l'eau. De petits ruisseaux coulent le long des muscles découplés. Les paupières closes, il ne me voit pas, ne me remarque pas et continue à chanter, bouge, se retourne, face au jet, dos à moi.

J'entre discrètement, passe derrière le rideau, avec lui, sans même enlever mon t-shirt. À mes pieds, le savon fond peu à peu. Je me penche, le ramasse, m'avance, le fais glisser lentement sur son dos, ses épaules, sa nuque, puis redescends tout le long de sa colonne vertébrale. Je ferme les yeux, laisse tomber le savon, parcours cette peau de mes mains, colle mon corps contre le sien.

Une intense chaleur m'envahit, un cri prend naissance au fond de mon ventre, une brûlure si vive, si réelle. La musique tourne dans ma tête, m'entraîne dans une danse fatale. Je sens ma peau contre la sienne, son odeur qui me pénètre. Ma bouche s'ouvre, avide, s'approche, accroche du bout de la langue les quelques gouttelettes qui perlent sur l'épaule...

Puis un léger grognement, le même que sur les cassettes vidéo...

Il se retourne, les yeux toujours fermés, un léger sourire au coin des lèvres. Tranquillement, ses paupières s'ouvrent...

Un cri. De surprise. Ou de dégoût.

Je n'entends plus rien, qu'un grondement au fond de ma tête, un tremblement intense qui me secoue tout le corps, qui me fait vaciller et m'entraîne dans un tourbillon rapide...

Puis une forte poussée. Je tombe.

Je tente de me relever alors qu'on tire sur mon t-shirt pour me sortir de la baignoire et me jeter sur le plancher de céramique où je retombe en me cognant la tête sur l'angle du comptoir. Le coup résonne dans mon crâne. Je ne vois plus rien... Que du noir... Et ce cri, dans un écho lointain, qui ne cesse de répéter « *Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en!* ». J'ouvre les yeux avec peine.

Il est là, les muscles tendus, une veine tressaute dans son cou, ses yeux ont perdu leur teinte jaune et lancent des éclairs qui me foudroient jusqu'à la moelle. Il se retourne brusquement, ferme les robinets, s'empare d'une serviette qu'il enroule autour de sa taille et se retourne à nouveau, me regarde, couchée sur le plancher, tremblante...

- *Non mais t'es complètement folle! T'es complètement cinglée! Envoye! Sacre ton camp d'icitte! T'entends pas c'que j'te dis? SACRE TON CAMP!!!*

Je me relève avec difficulté, m'enfuis, cours vers ma chambre pour m'y enfermer, me blottir sous les couvertures, trempée. Tout mon corps tremble, mes os s'entrechoquent. Je les entends se cogner les uns contre les autres. Chaque coup m'assourdit. La brûlure s'accentue au bas de mon ventre, comme si quelque chose voulait en sortir, poussant avec force, me déchirant les entrailles... Mon dos se cambre, je m'agrippe au drap, mes ongles transpercent mes paumes, je mords dans l'oreiller pour ne pas crier...

On cogne à la porte.

- Écoute-moi bien : j'irai rien à ta sœur si t'es capable de t'fermer la gueule toi aussi. Ça sera notre petit secret. De toute façon, ça ferait juste d'la chicane... Mais dis-toi bien que tu m'en dois une! Et une grosse!

Quelques pas. La porte claque. Il a quitté l'appartement. Je retrouve le souffle, la brûlure s'estompe graduellement, mais je tremble toujours. J'ai tout gâché. Alors que j'atteignais enfin une étape importante, j'ai commis l'erreur de me laisser guider par la musique, de me laisser aller à cet insatiable besoin d'assouvir rapidement mes désirs. Je n'ai pas su être patiente, me contrôler. Je n'ai pas su garder mon sang-froid, me suis entièrement abandonnée à l'intense chaleur, me suis laissée consumer comme une vulgaire planche de bois sec. Et voilà où ça m'a menée. J'aurais pu éviter la chute, mais je n'ai pas su. Maintenant, j'ai tout perdu.

Le Chat miaule et m'appelle sur le pas de la porte. J'étire le bras, attrape la poignée, tire pour le laisser entrer. Aussi bien être avec Le Chat puisque je me retrouverai à nouveau seule. Loin d'eux. Après ce qui vient de se passer, Alexandre ne me permettra plus d'approcher aussi près. Couché en boule, Le Chat ronronne sur mon ventre, calme et serein de ne rien comprendre...

J'avais bien raison de croire que j'avais tout gâché, mais jamais je n'aurais cru qu'il agirait aussi rapidement et qu'il irait aussi loin dans sa vengeance... Il a tenu sa promesse, n'a rien dit à Hélène, mais a fait pire. Jamais je ne pourrai lui pardonner! Jamais!

Depuis quelques jours, une horrible migraine martelait toute la partie gauche de ma tête. Les migraines, chez moi, sont toujours annonciatrices de mauvaises nouvelles. Je savais donc que je devais me méfier, qu'un terrible danger se préparait. Craignant une tempête dévastatrice, je suis restée dans ma chambre. J'ai reconstruit ma cage de verre. Depuis l'affreuse expérience, je suis restée là, sans bouger, seule avec Le Chat. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas revu Hélène, ne l'avais entendue qu'à travers la porte.

Sa session est enfin terminée. Hier soir, plusieurs de ses amis sont venus ici pour célébrer la fin de leur dur labeur et l'arrivée de l'été. La fête a continué jusqu'aux petites heures du matin. Le couple s'est donc levé très tard, en après-midi. Ils ont bouffé un peu, et j'ai entendu Alex partir. Ma sœur a ensuite sauté dans la douche.

Puis, la tempête. La bombe atomique. L'apocalypse.

Elle a cogné à la porte de ma chambre, délicatement. Trois petits coups, très faibles. Doucement, elle a ouvert elle-même. Toujours couchée, je me suis retournée, pour la voir.

J'ai tout su tout de suite.

Elle était debout dans le cadre de la porte, dos à la lumière crue du jour qui régnait dans le couloir, et son visage restait noir, face à l'obscurité de ma chambre. Vide. Immobile. Un masque. Puis elle s'est avancée. Mon œil s'ajustait et j'arrivais à distinguer, peu à peu, les traits de son visage. Le contour des yeux. L'arête du nez. Les lèvres. Tendues. Serrées. Et les petits tressaillements de son corps.

Avec prudence, avec toute la délicatesse du monde, elle a commencé son discours. Les mots résonnaient dans ma chambre, me revenaient en pleine poitrine dans un écho sourd, long et douloureux. Restée debout en face de mon lit, elle ne cessait de parler, se tordait les mains, dansait nerveusement sur un pied et sur l'autre.

Je la voyais, là, juste au bout du lit, mais la distance entre elle et moi s'agrandissait au fil de ses paroles. Je la fixais, la scrutais. Elle s'éloignait de plus en plus, ne devenait qu'un minuscule petit point noir...

- Et quand comptez-vous partir?

- On va signer le bail demain matin. On déménagera le premier juillet... Comme tout l'monde à Montréal!

Trois semaines! Elle continuerait à payer sa part du loyer pour quelques mois, jusqu'à ce que je déménage, ou que je trouve un ou une co-loc.

- On sera pas loin! Juste dix minutes en auto...

Ne sait-elle pas qu'elle se trouve déjà à l'autre bout du monde? Il y a bien longtemps que la distance s'étend et s'étire. J'avais cru que je réussirais à freiner cette fatalité. J'avais cru... Tout ça à cause de ce minable cavalier de bal!

Il se sera bien vengé... Il aura tout détruit, tout pillé.

Le « Grand », le « Conquérant »! Il m'a tout enlevé, m'a saignée à blanc... Plus rien ne court dans mes veines, rien ne respire, ni ne bat. Que la nausée, permanente, qui me bloque la gorge. Et ce bruit dans ma tête et mes oreilles. L'acouphène incontrôlable... L'eau qui coule sans cesse, qui m'entraîne dans sa chute...

Ah! Ils veulent partir d'ici? M'abandonner et se bâtir un joli petit nid d'amour qui empestera l'étrange parfum d'ail et d'eau de Cologne trop sucrée! Ils veulent se cacher, juste tous les deux, m'exclure, m'ignorer? Eh bien qu'ils partent! Moi je ne bougerai pas d'ici! Je resterai seule. Dans NOTRE appartement, à elle et moi. D'ailleurs, il n'a jamais eu sa place ici. Il était grand temps qu'il quitte l'endroit. Je ne déménagerai pas pour quelque chose de plus petit, de moins cher, et personne ne mettra les pieds ici! Je m'arrangerai bien toute seule. Profiterai des traces qu'elle aura laissées derrière elle. Après tout, il y a bien longtemps que je ne me contente que de miettes...

Je finirai bien par la retrouver.

IV

J'ai laissé Le Chat partir. Il commençait à déprimer sérieusement. Ce n'est pas très gai à l'appart depuis qu'ils sont partis. Ils m'ont laissé les meubles et la vaisselle. Il croyaient me laisser ce dont j'ai besoin mais ils ont tout vidé. Et Le Chat n'arrivait plus à supporter ce vide. Habitué à toujours retomber sur ses pattes, il ne peut endurer la chute incessante. Ce matin, je l'ai pris pendant qu'il dormait, suis sortie, ai marché jusqu'à l'endroit où on s'était trouvé, et l'ai posé, tout doucement, sur le gazon. Il est resté là, deux longues minutes, à me regarder fixement. Puis un oiseau s'est posé, à quelques mètres de lui. Pendant qu'il se retournait et prenait sa position de chasseur, je courais déjà en direction de l'appartement.

Le Chat n'a rien remarqué.

De toute façon, j'aime mieux être complètement seule. Le Chat demandait trop d'affection. Désormais, je ne peux plus lui donner quoi que ce soit. Je ne veux plus que recevoir, prendre, saisir. Saisir tout ce qui reste d'elle, toucher la moindre parcelle de mur qu'elle a frôlé, respirer la moindre poussière qu'elle a laissée ici...

Je n'ai pas eu le choix. Ils sont partis sans me demander mon avis. J'aurais pu pleurer, les supplier de rester, ça n'aurait rien changé. Ils me quittaient. Pour de bon.

Ce qu'il doit être fier de nous avoir séparées, d'avoir réussi à m'enlever mon Hélène, ma chère et douce Hélène... Il doit bien rire aujourd'hui et marcher la tête si

haute que son nez doit frôler le plafond. C'est maintenant lui qui la possède, lui qui jouit tous les jours de sa présence. Moi, il ne me reste plus que de vieux meubles, sans vie, quelques photos, quelques vidéos...

Pour mieux me la rappeler, j'ai créé un petit musée dans sa chambre, celle qu'ils ont laissée aussi vide que mon corps...

Sur deux des quatre murs, j'ai collé toutes les photos, tous les dessins, toutes les affiches des spectacles qu'on est allées voir ensemble. Je n'ouvre jamais les rideaux et y maintiens une température stable, ni trop sèche ni trop humide, afin que les couleurs ne s'altèrent pas et que le papier ne gondole pas.

Sur les deux autres murs, on trouve les lettres, les petits papiers jaunes autocollants et toutes les missives échangées depuis plusieurs années. Certains de ces messages, usés par le temps, n'ont gardé que de faibles traces d'encre mais on peut encore y distinguer les douces courbes de son écriture.

Au fond de la pièce, la grosse télévision du salon trône et joue sans arrêt les vidéo-cassettes de leurs dernières nuits.

Dans le garde-robe j'ai pendu tous les vieux vêtements qu'elle a laissés ici et les ai classés correctement : d'abord par ordre de grandeur; ensuite, pour chaque tranche d'âge, j'ai regroupé les vêtements par couleurs. Tout à droite, ceux qu'elle a portés

lors d'événements spéciaux – sa robe de baptême, celle de sa première communion, quelques costumes d'halloween, et le satin rouge de sa robe de bal...

Au centre de la pièce, j'ai installé la table basse du salon et y ai disposé différents objets lui ayant appartenus, amassés au bout de plusieurs années d'efforts, empaquetés depuis si longtemps dans la boîte que je cachais au fond de mon placard.

Au centre de cette table, sous la cloche à fromage, ses bijoux scintillent encore.

Au plafond, j'ai suspendu les rubans avec lesquels elle attachait ses cheveux et j'y ai agrafé différentes mèches, encore une fois, selon les âges : tout en haut du ruban, une mèche coupée alors qu'elle n'avait pas cinq ans, puis la dernière, tout en bas, qui ne date que de quelques semaines, prélevée d'une de ses brosses, juste avant qu'elle ne quitte l'appartement.

Enfin, j'ai fait l'acquisition d'un brûleur d'huile essentielle, et j'ai mis quelques gouttes de son parfum dans la petite coupole. Lorsqu'on allume la mèche, le brûleur diffuse son odeur dans toute la pièce.

J'ai également changé la serrure de la porte pour que je puisse la barrer de l'extérieur. J'ai accroché la clé à une fine corde que je garde autour mon cou et que je n'enlève même pas pour prendre ma douche. Personne ne doit entrer dans cette pièce. L'exposition n'est pas ouverte au grand public. Aucune entrée libre. Le musée est à moi...

À moi seule.

J'y passe des journées entières. Je ne vais plus travailler. J'ai démissionné du bureau des plaintes. Ne réponds plus à la porte ou au téléphone. Ne mange presque plus. Ne sors que pour aller chercher des cigarettes.

Et dors.

Sur le plancher du musée. Calme et sereine. Heureuse au milieu de toutes ses choses. Au milieu d'elle. Ferme les yeux, songe, ne suis plus. Ne veux plus être. Disparaître. Au fond d'un gouffre douillet et paisible. M'oublier. Pour ne plus avoir qu'elle en tête. La faire revivre, au creux de mon ventre qui brûle toujours, qui se consume de plus en plus rapidement. Aviver la flamme pour que la peine ne reste pas qu'un feu de braise. Qu'elle devienne un cruel incendie, qu'elle rase tout, tout ce qui me gruge et me dévore déjà depuis longtemps...

La chaleur est insoutenable. Le mois d'août s'annonce caniculaire. Un brouillard suffocant flotte dans l'appartement. Un gaz inerte, une nuée épaisse,

irrespirable. L'humidité bouche tous les pores de ma peau. Peu à peu, j'ai mué sous la chaleur, suis devenue une enveloppe visqueuse, vide, molle et lourde.

Autour de moi il n'y a plus rien. Que cette chaleur. Au centre du désert. Désorientée, dépouillée de point de repère, sans boussole. Assoiffée. Le corps meurtri par les rayons brûlants du soleil trop fort. Je fonds, disparaîs, et ferme les yeux sous les rafales de sable.

Ma gorge se déshydrate. Il ne me reste plus une seule goutte d'eau. Tranquillement, du bout de la langue, je lèche la sueur salée qui coule de mon front et s'accumule dans le léger duvet de ma lèvre supérieure. Rien n'arrive à enrayer mon aridité. Je me dessèche. Mon corps ne sera bientôt plus qu'un maigre festin pour les charognards qui volent au-dessus de ma tête, effectuant de grands cercles, s'approchant rapidement, en rapetissant peu à peu le périmètre...

Je me souviens d'une nuit passée à l'hôpital. Nous habitons à l'appartement depuis quelques mois seulement. Hélène était fiévreuse depuis plusieurs jours et ne cessait de vomir. Nous nous étions alors rendues à l'hôpital. Oh! Ce n'était qu'un virus dont elle a guéri rapidement, mais je me souviens d'avoir prié durant des heures pour qu'on me donne sa douleur, qu'on effectue un transfert, pour lui enlever ne serait-ce que la moitié de son mal. Et je me rappelle avoir pleuré toutes les larmes de mon corps de ne ressentir aucun malaise, pas même une légère nausée...

Désormais, je ne ressens plus rien. Elle n'est plus là. Ni le mal, ni le bien ne m'atteignent. Tous mes sens se sont éteints avec elle.

J'ai parlé à Maman il y a quelques jours. J'ai su que c'était elle qui téléphonait parce que la sonnerie est différente lorsqu'il s'agit d'un interurbain. J'ai répondu. Mais je n'ai rien dit. J'aurais pu crier au secours, lancer un appel à l'aide, lui dire de revenir me chercher. Nous chercher. Et de nous emmener, loin, très loin. Juste toutes les trois.

Je me suis contentée d'élaborer de pauvres mensonges en lui disant que tout allait très bien ici... Mes paroles sonnaient faux, ma voix était affreusement rauque et sèche... Dans la voix de ma mère cependant, à travers les mots et les paroles insipides, je cherchais un ton, une expression ou une intonation... J'avais besoin d'entendre... Leurs voix se sont toujours ressemblées. Je cherchais, fouillais dans l'espoir de retrouver un peu de mon Hélène. Mais en vain...

Le son incessant de la chute dans mes oreilles m'assourdissait, et ce léger espoir déçu n'avait que tourné le fer dans la plaie.

Je n'avais pas encore posé le combiné que déjà je sentais la lame en moi, les dents acérées qui me grugeaient et déchiraient tout. Pliée en deux, agenouillée sur le plancher de la cuisine, je tenais mon ventre à deux mains. Tout en moi explosait, brûlait...

L'affreuse perte m'était réapparue dans toute sa réalité. Je l'avais perdue. Définitivement. Et ne la retrouverais jamais. Assaillie par cette prise de conscience, j'ai fermé les yeux.

Pour ne plus les ouvrir.

Ce soir – à moins qu'on ne soit le matin... – je ferme le musée. Je ne veux plus voir ces horreurs. Ce ne sont que de pauvres épaves vieilles, maintenant couvertes d'une épaisse poussière qui me rappelle le nombre toujours croissant des jours douloureux passés sans elle. Je ne veux plus penser. Me vider la tête comme je vide mon corps.

Seulement, tout reste là, prisonnier au fond d'une cage. Et ça cogne fortement, violemment, ça bouscule tout et ça me martèle les tempes jour et nuit...

Jusqu'à ce que je n'en puisse plus et finisse par m'effondrer, dans une pièce ou dans une autre, selon l'endroit où m'a portée mon errance aveugle. Je ne me déplace désormais qu'avec une grande difficulté, en traînant les pieds parce que mes genoux ne plient plus, le dos courbé, la tête penchée vers le bas pour ne pas voir les

miroirs qui ne renvoient plus rien. Qu'un maigre visage blême, gris. Et ces deux yeux qui me regardent, me fixent et me transpercent la chair jusqu'à la moelle...

J'avance dans le couloir. Lentement. *Tranquillement l'eau monte. Je la sens sous moi. Elle me pousse. Me soulève.* Le plancher de bois craque sous chacun de mes pas. J'entends : des chuchotements, un couteau qui gratte le fond d'une assiette... Puis une odeur. Des crêpes, ou des œufs dans le poêlon...

Et la sienne. Ce doux parfum, si délicat, qui flotte dans l'air.

Je m'arrête, quelques secondes, au milieu du couloir. Inspire profondément, emplis mes poumons à leur pleine capacité. Il y a si longtemps que je n'ai pas respiré cette odeur. On m'avait privée de mon oxygène... Tout en moi s'éveille maintenant. Mes yeux et mes oreilles s'ouvrent, les pores de ma peau se débouchent. Et le son de l'eau dans mes oreilles, le son de la chute cesse enfin...

Je tente de faire quelques pas en avant, *au loin, je vois quelques arbres, tente de les rejoindre.* Je perds l'équilibre, trébuche et tombe. Je me suis tordu la cheville. Mais je ne sens aucune douleur. Que ce parfum qui me saoule, m'enivre, m'enveloppe et m'emporte. *Une main sur mon épaule exerce une pression soudainement insoutenable, me pousse, toujours plus haut. Tout en haut.* Secouée par un fou-rire incontrôlable, je me relève avec peine en m'appuyant sur la paroi lisse du mur, et avance...

Elle est là. Au fond de la cuisine.

Elle ne me voit pas, dit quelque chose que je ne comprends pas. Je ne bouge pas, ne parle pas et reste muette. Je ne me souvenais pas qu'elle était si belle. *Leurs souffles réguliers, accordés, me caressent la peau comme une douce brise. Aucun bruit.* Regardant son reflet sur l'acier poli du grille-pain, elle replace quelques mèches rebelles de ses longs cheveux noirs et ne remarque pas ma présence. Je reste discrète, pour l'observer un peu, immobile sur le seuil de la cuisine...

Dans la faible lueur qui s'infiltré entre les lattes horizontales du store, elle m'apparaît comme une icône, comme une image de la vierge auréolée, enveloppée dans un drap souple qui flotte autour d'elle, une lumière blanche...

Je me racle légèrement la gorge.

Elle se retourne, m'aperçoit, me scrute un peu, fait la moue en voyant mon visage aussi froissé que mes vêtements. Puis s'avance tranquillement. *Dans un geste lent et délicat elle lance une bouée vers moi.* Heureuse, je me laisse emporter par cette vague de bonheur, tends les bras en attendant patiemment qu'elle vienne s'y blottir.

Une silhouette. Floue. Noire. Assise à la petite table ronde, juste en face de moi.

Elle se lève. Lentement. *Énorme dans le noir. Qu'une ombre. Noire sur noir. Elle s'avance, se dessine de plus en plus clairement.* Comme si le temps ralentissait, s'arrêtait. Comme si chaque geste s'étirait et se découpait dans l'air chaud, lourd, humide. Géante, la silhouette me surplombe et avance vers moi. Je tourne la tête vers mon Hélène. Immobile, elle reste figée dans une étrange position au centre de la cuisine, les bras levés vers moi, les mains ouvertes, la bouche en cercle et les lèvres mauves...

D'une taille géante, le spectre s'avance tranquillement vers moi. *La poussière, lourde, m'emplit les poumons, me coupe le souffle.* Je ne peux distinguer les contours de son corps. Qu'une longue cape qui vole derrière lui, qui le couvre des pieds à la tête. Tout près, il me tend ses mains aux longs doigts effilés, tortueux, d'une peau étrangement blanche, javellisée...

Je les prends. M'abandonne.

Le spectre m'emporte dans une valse, me fait voler dans les airs. Et tourne... Tourne... Tourne... *Les remparts. Les pierres craquent sous mes pas, le sol éclate.* Je ne vois plus rien. Que des lueurs qui courent rapidement devant mes yeux. Étourdie, je crie pour tirer Hélène de sa paralysie, pour qu'elle vienne à mon secours, me sorte de cette étreinte qui se fait de plus en plus forte. *Je ne peux plus rien faire, me laisse emporter par le courant trop puissant.* Qui m'étouffe. M'empêche de respirer.

Je l'entends.

Elle rit. De ce petit rire qui me donne des frissons dans le dos. Je l'aperçois par-dessus l'épaule du spectre qui m'entraîne toujours dans sa ronde infernale. *Leurs yeux n'ont ni pupille ni iris. D'un blanc immaculé, ils se posent sur moi, me brûlent au fer rouge.* Je tente de crier à nouveau. Aucun son ne sort. Qu'une expiration qui fend l'air et s'accorde au rythme de la musique qui résonne dans ma poitrine, au rythme du rire qui s'intensifie en un fort crescendo. *Mon cri se perd dans le labyrinthe.* Ma sœur est là, recule de quelques pas, lentement, en me pointant d'un index accusateur...

Je me débats, parviens à me défaire de l'étreinte, m'enfuis à toutes jambes, m'effondre dans le couloir et me traîne jusqu'au musée. Ma cheville enflée me fait terriblement mal et la douleur grimpe jusqu'à ma nuque... *Une fissure crie dans le silence glacial. Le sol se fend, l'eau m'aspire vers le bas.* La clé pend toujours à mon cou. J'ouvre la porte et m'enferme dans la chambre.

À l'intérieur, je me calme. Mes paupières deviennent lourdes. Mon cœur cesse de battre. Ma respiration s'éteint.

Il n'y a plus un son. Que le silence qui chante doucement. Dehors, l'orage éclate. *L'eau s'accumule dans la tour, monte derrière moi, me poursuit, me rattrape dans l'escalier.* Les premières pluies de l'automne.

Couchée sur le plancher, je regarde autour de moi. Les photos. Les vêtements dans le placard. Les rubans qui pendent au plafond. Et ces deux petites feuilles de bouleau, jaunies, collées à la fenêtre. *Puis la glace craque sous elle et l'aspire dans l'eau glaciale...*

Éreintée, le corps mort depuis longtemps, je ferme les yeux dans un pénible effort. Et écoute... Cette voix qui s'exprime dans ce langage que je ne comprends pas, qui murmure et chante toujours derrière le chaos silencieux de l'averse.

Une écriture hystérique?

Essai

Introduction

Ça y est! J'ai enfin mis le dernier point. L'écriture de mon mémoire aura été un travail ardu, exigeant un effort constant et soutenu. Mais plus encore, l'expérience aura été pour moi une découverte, engendrant une réflexion sur l'écriture et la création littéraire.

Au fur et à mesure que mon texte prenait forme, les questions germaient tranquillement : Comment concevoir la création littéraire? Quel travail exige-t-elle de la part de l'écrivain? Comment accomplir ce travail? Comment construire un texte littéraire?... Si la littérature et plus particulièrement la création littéraire est une pratique dont la lecture et l'exercice demeurent les seuls véritables outils d'apprentissage, la théorisation de la réflexion engendrée par cet usage nous permet, sans aucun doute, d'en avoir une meilleure compréhension.

À mon étonnement, les *Études sur l'hystérie*¹ de Sigmund Freud et Joseph Breuer m'ont fourni de pertinentes indications à ce sujet. L'ouvrage demeure un pilier dans l'immense corpus des études psychanalytiques et les cures qu'on y présente constituent la base même de la psychanalyse. Ce qui provoqua mon étonnement cependant, ce fut surtout la découverte de rapports flagrants entre l'hystérie et la création littéraire. Plusieurs écrivains ont déjà noté ces rapports, dont les féministes

¹ BREUER, Joseph et Sigmund FREUD, *Études sur l'hystérie*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1996.

qui se sont grandement intéressées à cette névrose². Hélène Cixous, entre autres, dans *Le Rire de la Méduse*³, considère les hystériques comme les pionnières de l'écriture féminine, érige leur langage au rang de modèle, qualifie Dora, la célèbre patiente de Freud, de « véritable maîtresse du Signifiant »⁴. Ma réflexion, cependant, ne se veut nullement féministe et se résume principalement en trois questions : 1) Sur quoi les rapports entre l'hystérie et la création littéraire se fondent-ils? 2) En quoi ces rapports nous permettent-ils d'avoir une meilleure compréhension de la création littéraire? 3) Pourrions-nous affirmer, tel que le faisaient les féministes en prônant une écriture typiquement féminine, l'existence d'une « écriture hystérique »?

² Bien que la notion d'hystérie ait été grandement galvaudée, cette névrose fut presque toujours imputée aux femmes, ce qui suscita l'intérêt des féministes. Étymologiquement, « hystérie » est issu du grec « hystera » qui signifie « utérus ». Dans l'Antiquité, Platon associe certains troubles psychiques observés chez des femmes à un déplacement de l'organe matriciel nommé « errance de l'utérus ». Au Moyen-Âge, l'hystérie ne touche encore que la gent féminine et est attribuée à la sorcellerie, ce qui entraîne la persécution de plusieurs femmes. Plus tard, au XIXe siècle, Jean Charcot, célèbre neurologue français, propose une nouvelle définition de la névrose et réussit, grâce à l'hypnose, à mettre en scène de véritables crises hystériques, démontrant par le fait même les conséquences des idées morbides sur le physique. Plusieurs de ses élèves poursuivent ses études, dont Sigmund Freud qui, pour la première fois, tente d'abolir l'univocité sexuelle de l'hystérie. Seulement, même si le psychanalyste affirme que l'hystérie peut se retrouver autant chez l'homme que chez la femme, on ne trouve aucun cas « d'hystérie masculine » dans les *Études sur l'hystérie*, à l'exception du cas d'un garçon d'onze ans au tout dernier chapitre, qu'on ne fait d'ailleurs qu'effleurer.

³ CIXOUS, Hélène, « Le rire de la Méduse », *L'Arc* 61, 1975.

⁴ idem, p.48.

I. Rapports sommaires

Les rapports entre la psychanalyse et la littérature, établis depuis fort longtemps, soulèvent plusieurs objections, et particulièrement en ce qui concerne le lien entre l'auteur et le texte. Dominique Fernandez, dans *L'Arbre jusqu'aux racines*¹, fait état de cette objection, principalement entretenue par les structuralistes qui reprochent à la psychanalyse de se servir du texte littéraire comme d'un simple « document » (empruntons le terme à Starobinski) dans la vie de l'écrivain. Les données biographiques de l'auteur, ses pensées conscientes et surtout inconscientes prises en compte dans l'interprétation psychanalytique n'auraient rien à voir avec le texte littéraire qui, en tant qu'objet autonome, n'offrirait à l'étude et à l'interprétation que sa propre structure interne. Notons toutefois que la plupart des études d'œuvres littéraires faites par Freud présentent une certaine hybridité méthodologique, alliant à la fois des approches génétique, poétique, et/ou structurale où, faute de données biographiques, c'est la structure même de l'œuvre qui en révèle une autre, sous-jacente à celle pressentie à la première lecture.

¹ FERNANDEZ, Dominique, *L'Arbre jusqu'aux racines; psychanalyse et création*, Paris, Grasset, 1972.

Proust, dans son *Contre Sainte-Beuve*⁶, s'attarde au problème que soulève la considération des éléments biographiques dans l'étude d'une œuvre. Réfutant la méthode de Sainte-Beuve qui consiste – résumons grossièrement – en une enquête sur la vie de l'artiste (à travers l'étude de correspondances, d'événements, d'anecdotes, de témoignages, etc.), Proust base l'essentiel de son objection sur le fait que cette méthode se penche sur une instance étrangère à l'œuvre : « *le livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices* »⁷. Sainte-Beuve s'intéresse donc au « mauvais moi » de l'auteur. Le « moi créateur », bien distinct du « moi dans le monde », serait le seul moi réel de l'écrivain. En ce sens, l'œuvre est l'objet privilégié à travers lequel peut s'étudier ce second moi, ce « moi créateur » qui reste toujours tapi au fond du « moi dans le monde », ce moi inconscient qui ne constituerait pas l'arrière-plan de l'œuvre, mais l'œuvre elle-même.

Didier Anzieu dans *Les antinomies du narcissisme dans la création littéraire*⁸, se penche également sur cette « dualité » de l'écrivain, soulevant de multiples antinomies : œuvre et auteur, soi et hors de soi, pulsion comme investissement et pulsion comme poussée, liberté psychique et nécessité de l'extérieur, pour n'en nommer que quelques unes. Plus encore, l'écriture serait carrément impossible sans la présence de cette dualité...

⁶ PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Éd. Gallimard, 1971.

⁷ idem, p. 145.

⁸ ANZIEU, Didier, « Les antinomies du narcissisme dans la création littéraire », in *Corps création entre Lettres et psychanalyse* (Jean Guillaumin, dir.), Lyon, Presses universitaires de Lyon (PUL), 1977-1978, p. 119-137.

« toute création authentique requiert une difficile régression à une zone écartée de soi-même, où des représentations inconscientes de choses n'ont point encore trouvé à se lier à des représentations préconscientes de mots et subsistent, marginales, latentes et intenses, comme enkystées ou déportées, non seulement indiscernables, mais inéprouvables »⁹

Revenons donc aux *Études sur l'hystérie* où nous retrouvons cette disposition. Selon Freud et Breuer, l'état aliéné des hystériques ne serait qu'un « état second », distinct de l'état dit « conscient » : Anna O. parle du « bon et du mauvais moi »¹⁰, Emmy von R. décrit ses crises hystériques comme une « tempête sous le crâne »¹¹. L'être des hystériques est ainsi scindé en deux parties, ou plutôt l'état névrotique s'apparente à un état de rêverie diurne. Il est donc aisé de rapprocher cet état second du double-moi de l'écrivain tel que présenté par Proust et Anzieu...

Autre chose retient également notre attention quant à la disposition psychique des patientes présentées dans les *Études sur l'hystérie*. Presque toutes issues d'une classe sociale relativement élevée, elles se sont « jusqu'alors fort bien portée[s], [n'ont] jamais présenté de phénomènes névrotiques », sont « remarquablement intelligente[s], étonnamment ingénieuse[s], très intuitive[s] »¹² et elles semblent pourvues de certaines aptitudes littéraires: Anna O., pour ne citer qu'un exemple, lit beaucoup et écrit dans de petits cahiers. Breuer parlera même de sa « veine poético-imaginative » par rapport aux « récits plus tragiques »¹³ qu'elle fait parfois. En fait,

⁹ ANZIEU, Didier, op. cit. no 8, p.121

¹⁰ BREUER, Joseph, op.cit. no 1, p. 17.

¹¹ FREUD, Sigmund, idem, p. 60.

¹² idem, p. 14.

¹³ idem, p. 21-23.

tout au long des *Études sur l'hystérie*, les termes littéraires fusent : il est question d'achèvement ou d'inachèvement du récit¹⁴, de narrations, de poèmes, d'histoires en quatre actes, etc. Bref, les patientes sont d'emblée liées à une certaine activité littéraire, ou du moins, elles possèdent toutes certaines capacités intellectuelles et/ou créatrices.

Les symptômes se présentent d'ailleurs fréquemment comme des troubles de langage : dans la période la plus profonde de la névrose, Anna O. se met à parler parfaitement anglais, alors qu'elle s'exprime habituellement en allemand ou en français, effectuant des traductions spontanées de textes; Emmy von R. contracte un fort bégaiement et un tic que Freud décrit comme un claquement de langue; il n'est pas rare, enfin, de voir les patientes hystériques atteintes d'une totale aphasie. Ces symptômes, ces troubles de l'expression, rejoignent d'une certaine façon le jeu que l'écrivain effectue avec le langage, le défiant, le brisant, le faisant sien... Notons toutefois que les cas rencontrés dans les *Études sur l'hystérie*, ne peuvent être généralisés : alors que les asiles sont remplis de malades qui se sont enlisés dans la névrose au point de ne plus pouvoir en sortir, les patientes de Freud et Breuer ne souffrent que d'une faible hystérie qui a su être traitée à temps et ont toutes conservé une certaine part de lucidité, ou du moins elles l'ont retrouvée une fois la cure accomplie.

¹⁴ En effet, le récit de la patiente doit être **achevé** afin que les symptômes disparaissent complètement. Aussi est-ce au cours de ces cures que Freud élaborait le concept d'écoute flottante : pour mener à bien une cure, le psychanalyste doit mettre de côté toutes ses idées conçues ou préconçues afin que l'écoute ne soit biaisée par aucun élément extérieur au récit de la patiente. Plusieurs hystériques ont elles-mêmes demandé impérativement à Freud de se taire alors qu'elles « se racontaient » lors de la cure. L'importance de l'achèvement du récit des hystériques rejoint en certains points toutes les questions littéraires quant à l'achèvement et à l'inachèvement de l'œuvre.

L'écrivain serait-il donc un hystérique? Freud affirmait que l'artiste souffrait de névrose mais qu'il arrivait à l'enrayer à travers son art. Je refuse toutefois de croire que l'art de l'écrivain se définit par son hystérie. Alors que les malades ne produisent aucune œuvre et sont menés involontairement par la névrose, puis guidés par l'analyste à travers la cure, l'écrivain, lui, doit effectuer le travail à la fois de l'analyste et de l'analysant. Voyons alors comment s'effectue ce travail et quelles pistes les *Études sur l'hystérie* nous fournissent à ce propos...

II. Formation et dilapidation des symptômes hystériques : Le travail de la création littéraire

Nous avons vu que les symptômes se présentaient souvent comme des troubles du langage, mais il s'agit aussi fréquemment de symptômes physiques : paralysie, maux de têtes, crises épileptiques, etc. Mademoiselle Élisabeth v. R. contracta une paralysie dans le bras, que Freud relia, une fois la cure accomplie – nous parlerons ultérieurement et plus en profondeur de la cure psychanalytique – à un intense sentiment de solitude et à un amour coupable qu'avait nourri la jeune fille pour le mari de sa sœur. Cécilie M., une autre patiente de Freud, ressentait une forte douleur à la poitrine. Lors de la cure, elle qualifia une impression ressentie lors d'un certain événement comme un « *coup de couteau dans le cœur* » : Freud put démontrer que la patiente avait transformé cette expression courante en une douleur réelle, physique :

« Toutes ces innervations, toutes ces sensations font partie de « l'expression des mouvements émotionnels » comme l'a enseigné Darwin. Consistant primitivement en actes adéquats, bien motivés, ces mouvements, à notre époque, se trouvent généralement si affaiblis que leur expression verbale nous apparaît comme une traduction imagée, mais il semble probable que tout cela a eu jadis un sens littéral. L'hystérique a donc raison de redonner à ses innervations les plus fortes leur sens verbal primitif. Peut-être même a-t-on tort de dire qu'elle crée de pareilles sensations par symbolisation, peut-être n'a-t-elle nullement pris le langage usuel comme modèle, mais a-t-elle puisé à la même source que lui. »¹⁵

¹⁵ FREUD, Sigmund, op. cit. no 1, p. 145.

Le langage des hystériques est donc un langage du corps. Douleurs physiques, symptômes somatiques, convulsions épileptiques, aphasie... Tous les symptômes, indépendamment de leur nature, sont développés par symbolisation. Dans le premier chapitre, Freud et Breuer exposent brièvement « *le mécanisme psychique des phénomènes hystériques* »¹⁶ et nous éclaire sur ces dernières considérations : les symptômes sont tous liés à un traumatisme motivant, c'est-à-dire à un événement qui aurait généré ces mêmes symptômes et dont la « suite » ou la « pérennité » se conçoit comme une symbolisation continue. Les symptômes hystériques se développent donc à partir d'événements traumatiques mais également à partir de mots, d'expressions, ou d'impressions, de ce que la psychanalyse appelle une « représentation » à laquelle se greffe une série d'associations qui deviennent, par symbolisation, les symptômes pathologiques. Ce n'est pas tant l'événement même constituant le traumatisme qui donne naissance aux symptômes, mais plutôt l'impression refoulée lors de cet événement. En fait, « *c'est de réminiscence surtout que souffre l'hystérique* »¹⁷.

La dilapidation des symptômes qui s'effectue lors de la cure se conçoit donc comme le chemin inverse de leur formation, fonctionnant également par symbolisation : à travers le récit des impressions passées, l'analyste et l'analysant effectue un « frayage » entre les différentes associations jusqu'au traumatisme motivant. Une fois la représentation initiale, ou motivante, cernée et la patiente consciente de cette représentation, les symptômes cessent et disparaissent.

¹⁶ FREUD, Sigmund, op. cit. no 1, p. 1.

¹⁷ idem, p. 5.

La première cure fut menée par Joseph Breuer avec Anna O. et s'échelonna sur deux ans environ. Breuer élaborait, lors de cette cure, le traitement par la mise en récit des impressions, des événements passés et des représentations encore inconscientes de la patiente. Anna O. donna à cette cure le nom de « *talking cure* » en la comparant à un « *ramonage de cheminée* »¹⁸. Ces « narrations dépuratoires », tel que les nomme Breuer, adoptent une chronologie toute particulière : les malades possédant une très grande capacité mnémonique réussissent à se souvenir d'événements lointains, de détails étonnants à partir desquels s'élabore tout un réseau d'associations. Ainsi, la malade, lors de la cure, remarque sur les pas de la symbolisation et effectue le frayage nécessaire entre les associations, découvrant ainsi les liens entre les différents symptômes, les moments où ils sont apparus, où ils se sont amplifiés, etc.

Mais tout n'est pas toujours aussi aisé et les malades développent parfois une certaine résistance envers les analyses du thérapeute. Ce fut le cas avec Élisabeth v. R., une patiente de Freud : bien qu'il ait réussi, après avoir cerné le groupe d'associations, à lui faire prendre conscience de la pensée qu'elle refoulait jusque-là, c'est-à-dire un amour coupable pour le mari de sa sœur, puis à la traduire en mots afin de dilapider la première symbolisation opérée par le psychisme et le physique de la malade, cette dernière refusait d'admettre ce que lui indiquait l'analyste.

« Enfin, lorsque cette certitude s'était imposée à elle [...], elle s'était créée des douleurs par une conversion réussie du psychique en somatique. À l'époque où j'entrepris son traitement, l'isolement du groupe d'associations relatives à cet amour était déjà fait accompli, sans cela, je crois qu'elle ne se serait jamais prêtée au traitement; la résistance qu'elle opposa maintes

¹⁸ BREUER, Joseph, op. cit., no 1, p. 21-22

fois à la reproduction des scènes traumatisantes correspondait réellement à l'énergie mise en œuvre pour rejeter hors des associations l'idée intolérable. »¹⁹

Bref, il est nécessaire que les impressions soient mises en mots et en récit afin que les symptômes puissent disparaître. Plus que de faire le chemin inverse de la formation des symptômes, le frayage entre les différentes associations et l'expression nécessaire de l'impression motivante « défont » ce premier chemin. Ce qui s'était tissé lors de la formation des symptômes, la cure le défait, maille par maille, en tirant sur la ficelle matrice qui dénoue tout le tricot...

Considérant cette nécessité de mise en récit, les questions se transposent à un autre niveau : l'expression des impressions, des pensées, demeure tout aussi importante, sinon plus que les idées elles-mêmes. L'analyse du mot d'esprit ou du jeu de mot de Freud nous éclaire à ce sujet. Dans *l'Introduction à la psychanalyse*²⁰, Freud affirme que le mot d'esprit ne peut se faire qu'à partir de deux sources : l'idée refoulée ET son expression possible. Le mot d'esprit, comme la dilapidation des symptômes hystériques, ne pourraient exister sans l'union de ces deux instances. L'idée refoulée ne se découvre qu'à travers une ingénieuse opération qui permet la mise à jour de cette pensée. Cela se rapproche donc de tout mécanisme de production artistique, quel que soit le médium (littérature, peinture, musique, sculpture, etc.), où

¹⁹ FREUD, Sigmund, op. cit. no 1, p.124.

²⁰ FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, Coll. « Petite bibliothèque Payot », 1975.

les pensées inconscientes, les idées doivent coïncider avec ses possibilités d'expression.

En affirmant la primauté de la forme sur l'idée et en définissant, de surcroît, l'arrière-monde inhérent à toute œuvre comme un inconscient déterminé par un ensemble d'éléments, la psychanalyse relativise la liberté de l'activité créatrice, voire la dénie. La création ne serait pas le produit d'une impulsion ou d'une pulsion s'effectuant dans un flux continu sans aucune rupture mais plutôt un travail formel mis en œuvre par un découpage et une réorganisation de cette même impulsion, du monde, ou de l'auteur lui-même. La création littéraire se conçoit donc comme « *une espèce originale de travail, telle que les matières premières sont produites au fur et à mesure que la fabrication les transforme et les assemble pour obtenir le produit fini* »²¹. L'artiste n'est pas un élu des dieux ayant reçu le « don créateur » tel que le nomme Fernandez. Le talent joue certes un rôle important, mais la psychanalyse le perçoit plutôt comme une disposition au travail, voire au labeur de la création. Aussi, selon Freud, « *l'imagination créatrice est incapable d'inventer quoi que ce soit, elle se contente de réunir des éléments séparés les uns des autres* »²².

Comment alors accomplir ce travail? Comment parvenir à cerner cette « zone écartée de soi-même » où les représentations demeurent, aux dires d'Anzieu (que nous avons cité précédemment), « indiscernables » et « inéprouvables »? Et en quoi

²¹ BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), Coll. « Que sais-je », 1978, p.25.

²² FREUD, Sigmund, op. cit. no 20, p. 58.

la formation et la dilapidation des symptômes hystériques, tels que nous venons de l'exposer, peuvent-ils nous aider en ce sens?

C'est surtout à partir des notions de réminiscence et de symbolisation que se tracent les rapports les plus intéressants. Revenons donc à Proust puisque la réminiscence se situe au fondement de toute son œuvre. Dès les premières pages de *La Recherche du temps perdu*, l'auteur fait mention de cette mémoire involontaire du corps :

« Mon corps, trop engourdi pour remuer, cherchait, d'après la forme de fatigue, à repérer la position de ses membres pour en induire la direction du mur, la place des meubles, pour reconstruire et pour nommer la demeure où il se trouvait. Sa mémoire, la mémoire de ses côtes, de ses genoux, de ses épaules, lui présentait successivement plusieurs des chambres où il avait dormi... »²³

Comme chez les hystériques, la réminiscence se définit ici comme le ressurgissement d'impressions latentes dans le corps du narrateur. Suivant cette mémoire involontaire, toute l'œuvre proustienne se développe dans cette volonté de réunification des signes, dans ce langage du corps. La réminiscence serait ainsi la métaphore – qui semble être d'ailleurs la figure de style par excellence en ce qui concerne le langage de la mémoire involontaire – métaphore donc, de ce que devrait être idéalement l'œuvre littéraire, construite à partir de cette mémoire non-programmée, de cette mémoire du corps, à travers une traduction, une symbolisation

²³ PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Phidal, Coll. « Maxi-Poche Classiques français », 1995, p. 16.

des impressions qui se perpétue dans la forme du récit. La poétique proustienne, en ce sens, s'allie à la théorie du réseau symptomatique et symbolique développée dans les *Études sur l'hystérie*.

Marie-Claude Schapira dans son texte intitulé *À l'origine de la création, sidération et réminiscence*²⁴, se penche également sur l'implication du concept de réminiscence au sein de la création littéraire, concept qu'elle définit comme « *moment de sidération [qui] peut s'analyser comme une expérience de dépersonnalisation, accompagnée d'une prodigieuse tension spirituelle qui constitue, à proprement parler, l'expérience créatrice* »²⁵. Certes Schapira ajoute que cette « attraction du passé » trahirait un désir inconscient de retour au sein maternel, une sorte de « *regressum ad uterum* », mais nous mettrons de côté ces considérations sur l'interprétation de la réminiscence, qui rappellent d'ailleurs grandement les théories kleiniennes, pour ne retenir que la fonction qu'on lui donne ici : au fondement de toute création littéraire, constituant en elle-même l'activité créatrice. L'auteur se doit donc de rester réceptif, ou plutôt doit être disposé à recevoir l'expérience que représente le moment de réminiscence, à entendre toutes les impressions qui peuvent surgir lors de l'écriture. L'œuvre achevée, en fait, ne demeure que l'expression de « l'impression d'art » issue de la réminiscence expérimentée et permet, toujours selon Schapira, d'occulter le passage vers la folie, un peu comme le récit des scènes et des événements traumatisants permet de dilapider les symptômes hystériques.

²⁴ SCHAPIRA, Marie-Claude, « À l'origine de la création, sidération et réminiscence », op.cit. no 8, p. 53-61.

²⁵ idem, p.55.

Comme nous le disions plus haut, il ne faudrait cependant pas confondre l'hystérique et l'écrivain. Répétons-le : les malades ne produisent aucune œuvre alors que l'écrivain entreprend tout un travail, certes de régression comme l'hystérique, mais également de construction, d'organisation et de configuration. Le travail de la création ne se conçoit pas comme une simple transcription de la réminiscence, comme un banal « repérage » de ces impressions : il en emprunte la forme et effectue une réorganisation de ces impressions. La mémoire involontaire serait ébranlée ou réveillée par la forme même qu'elle prend et qui lui permet de faire surgir et surtout d'exprimer l'impression marquante, voire d'en créer une nouvelle.

« *Tout travail opère une transformation* »²⁶, affirme Anzieu, et particulièrement le travail de la création littéraire. Selon lui, le travail créateur s'organise en cinq phases qui s'élaborent à travers « *les voies et les moyens de la symbolisation* »²⁷ : 1) *le saisissement créateur*, 2) *la prise de conscience de représentants psychiques inconscients*, 3) *l'institution d'un code*, 4) *la composition proprement dite de l'œuvre*, et 5) *la production de l'œuvre au-dehors*²⁸. Nous délaierons les deux premières phases qui rejoignent ce que nous avons dit précédemment à propos de la disposition que doit avoir l'auteur afin d'expérimenter pleinement la réminiscence et d'accomplir le travail de création littéraire, ainsi que la cinquième phase qui se rapporte d'une part à la question d'achèvement de l'œuvre et d'autre part à sa réception, qui n'intéresse

²⁶ ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre : essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, p. 19.

²⁷ ANZIEU, Didier, op.cit. no 8, p. 122.

²⁸ ANZIEU, Didier, op. cit. no 26, p. 95-130.

pas cet essai. Nous ne nous pencherons donc que sur les troisième et quatrième étapes.

L'institution du code, premièrement, se fonde sur un « noyau » constitué de la représentation inconsciente qui a donné lieu à la réminiscence et autour duquel se développe, tel une spirale ou un modèle atomiste, tout un réseau associatif. C'est ce même noyau qui engendre le code et détermine toute l'organisation structurelle et formelle de l'œuvre, voire qui lui donne sa « littéarité » (empruntons le terme aux formalistes). Il y aurait alors trois façons de « donner corps » à l'œuvre. La première se résume en une « *projection des sensations corporelles du créateur dans l'œuvre* », la seconde présente l'œuvre comme un « *corps total* », comme une « *vaste métaphore corporelle* », alors que la troisième façon fait fi « *du corps de l'auteur aussi bien réel qu'imaginaire et essaie de déduire le corps même du texte du code qui l'organise* »²⁹. L'auteur ne choisit pas consciemment la façon dont il donnera corps à son œuvre. Il s'agit, encore une fois, d'un processus créateur presque inconscient où l'œuvre elle-même induit le code et la façon dont il sera engendré. L'activité créatrice trouve donc sa localisation dans l'appareil psychique et le code, qui trouve d'abord sa source dans le Surmoi de l'auteur, oriente doucement le travail vers le Moi. Alors seulement, une fois ce passage accompli, le travail en devient un pleinement conscient quoique toujours lié à celui effectué par l'inconscient.

²⁹ ANZIEU, Didier, op.cit. no 26, p. 119-120.

Aussi la quatrième phase, celle de la « *composition proprement dite de l'œuvre* », se situe-t-elle à un autre niveau, celui que constitue le travail de recherche ou de documentation, celui de mise en forme, d'élaboration de plans, de lecture et de réécriture, d'agencement et d'organisation consciente des éléments découverts par la réminiscence, par le code institué...

« Cet agencement peut occulter le code générateur de l'œuvre qui se fait, ou le redoubler symboliquement, [...] Nous entrons là dans une activité d'accompagnement de la création, de suite nécessaire à lui donner, qui n'est plus en tant que telle créatrice (encore qu'elle serve parfois de relance au travail créateur) et qui relève, plus généralement, des tâches de confection, de rédaction, d'écriture »³⁰.

Ce travail suit toujours les traces de la symbolisation et poursuit de façon plus consciente la mise à jour du « noyau », de l'impression marquante. Cependant, si la reconfiguration des réseaux associatifs de l'œuvre suit le chemin de la symbolisation opérée lors de la formation et de la dilapidation des symptômes hystériques, elle ne s'effectue pas pareillement et est travaillée en cette quatrième phase de façon à ce qu'elle devienne une œuvre littéraire. Seule l'œuvre réussit, au fur et à mesure de son élaboration, à cerner ce qui était certes présent mais a priori « *indiscernable* » et « *inéprouvable* »³¹...

« l'œuvre tisse, sur les traces laissées par ce surgissement de nature traumatique, une toile d'araignée pour [capter les différents éléments

³⁰ ANZIEU, Didier, op.cit. no 26, p. 125.

³¹ ANZIEU, Didier, op. cit. no 8.

dévoilés], elle lui fournit une enveloppe fragile dont elle suture incessamment les déchirures, où elle découpe, recoud et rapièce... »³²

La revendication d'une écriture hystérique se baserait donc sur ces notions, au fondement des rapports entre la névrose telle que décrite par Freud et Breuer dans leur ouvrage et la création littéraire. Une écriture du corps, de la mémoire involontaire, de la réminiscence et de la symbolisation où l'écrivain, en un premier temps doit rester réceptif et disponible au surgissement des impressions, pour ensuite en déchiffrer le code, lequel possède ce dynamisme organisateur qui aidera l'artiste à travailler l'expression de ces impressions en vue de produire une œuvre littéraire. Seulement, comment appliquer concrètement ces considérations? Comment mettre en pratique cette théorie? La littérature nous fournit plusieurs exemples et illustrations, mais nous ne retiendrons qu'un seul auteur : Marguerite Duras.

³² ANZIEU, Didier, op. cit. no 8, p. 131

III. Le ravisement de Lol V. Stein³³ : Un modèle d'écriture hystérique

D'emblée, Marguerite Duras présente cette « dualité de l'écrivain » dont nous avons fait état en première partie : son œuvre oscille sans cesse entre la fiction et la réalité, si bien que Laure Adler, dans sa biographie de Duras, mentionne que la majeure difficulté rencontrée lors de ses recherches était de distinguer ce qui était vrai de ce qui ne l'était pas. Les romans durassiens, où réalité et imaginaire s'entrecoupent et se confondent, se situent souvent entre l'autobiographie et la fiction. Nous référant donc à ce que nous avons déjà stipulé à propos de l'écriture hystérique, nous pourrions peut-être affirmer que l'écriture de Duras prend d'abord sa source dans la vie de l'auteur, dans les événements qu'elle a vécus, pour emprunter ensuite les voies tracées par le code qui a été généré par l'œuvre elle-même. Car, « *Écrire, c'est se laisser faire par l'écriture* »³⁴ affirme-t-elle.

Le ravisement de Lol V. Stein, premier roman du cycle indien de Duras et roman fétiche de toute une génération de psychanalystes, demeure une œuvre de référence dans le cadre de notre réflexion. Bien que nous ayons déjà mis de côté la question de la féminité, la prise en charge de la condition féminine, non pas sociologique mais psychique, présente un grand intérêt : la féminité se perçoit ici comme une disposition psychique particulière et complexe que tend à traduire une structure bien différente de celles que nous pourrions observer dans les écrits

³³ DURAS, Marguerite, *Le ravisement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, Coll. "Folio", 1997.

³⁴ DURAS, Marguerite, [Suzanne FERRIÈRES-PESTUREAU], *Une étude psychanalytique de la figure du ravisement dans l'œuvre de M. Duras. Naissance d'une œuvre, origine d'un style*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 19.

freudiens et proustiens, sur lesquels nous nous sommes appuyés dans les parties précédentes. L'écriture de Duras est parsemée de silences, où plusieurs niveaux concourent à une même dynamique. Toute l'œuvre se conçoit, à l'instar de la réminiscence chez Proust, sous le signe du « ravissement ». L'histoire de Lol V. Stein se développe donc « en spirale » : on tourne toujours autour du centre, le bal de T.Beach que Lol V. Stein cherche sans cesse à répéter. Encore une fois, la création procède d'un retour à un noyau, d'une régression dans le passé tout en se situant à un niveau extra-temporel...

« L'écriture devient le lieu d'apparition et de disparition d'une « image absolue » qui ajourne indéfiniment le temps de la réflexion [ayant une] double fonction de miroir et d'image, elle occupe la place du phénomène moins en tant que ce qui apparaît mais plutôt comme l'apparaître lui même dans un mouvement incessant d'apparition-disparition où se profile l'ébauche du geste d'écriture et l'origine d'un style »³⁵

Peut-être pourrions-nous affirmer que si Freud et Proust semblent nous démontrer comment « dire » une structure plus profonde que celle qui est d'abord perceptible à la première lecture, Marguerite Duras, pour sa part, nous démontre comment la « taire » à travers la figure du ravissement où le sujet tend à disparaître lui-même. Le moment de sidération que constitue le surgissement de l'impression – qui s'allie nécessairement, dans les cas freudien et proustien, à leur expression – se perçoit chez Duras dans son « non-expression », ou plutôt elle s'exprime comme silence, comme un murmure ou un chuchotement qui, dans *Le ravissement de Lol v.*

³⁵ FERRIÈRES-PESTUREAU, Suzanne, op. cit. no 34, p.12.

Stein, se présente comme la disparition du sujet derrière l'Autre : Lol ne voit et ne vit qu'à travers l'Autre, que ce soit Anne Stretter ou Tatiana Karl, afin de retrouver et de répéter l'impression refoulée lors du bal de T.Beach. Le sujet oscille donc sans cesse entre la présence et l'absence, entre le savoir et le non-savoir, indéterminé par rapport au désir du ravissement...

Son nom suffit d'ailleurs à démontrer cet aspect fragmentaire: *Lol V. Stein* est un mot-absence, un mot-trou, amputé de plusieurs syllabes et lettres, qui, toutes réunies, nommeraient haut et fort le nom complet de *Lola Valérie Stein*. Mais Lol ne peut être nommée complètement puisqu'elle ne l'est pas elle-même comme l'affirme Tatiana Carl : « au collège [...] il manquait déjà quelque chose à Lol pour être – elle dit : là »³⁶. Plus encore, emmurée la majeure partie du temps dans un silence qui reflète sa propre absence, Lol, lorsqu'elle décide de parler, de murmurer devrions-nous dire, ne réussit qu'à émettre quelques paroles morcelées, inachevées : « Vous êtes si près de »; « Peut-être qu'il ne faudrait plus que je vous voie ensemble sauf »³⁷...

L'histoire, presque banale, est également pleine de trous, la structure est fragmentaire, la narration lacunaire et on nage en pleine ambiguïté référentielle où les brouillages sémantiques sont constants. Ainsi que semble le désirer Lol V. Stein, nous

³⁶ DURAS, Marguerite, op. cit. no 33, p. 12.

³⁷ idem, p.169-175

sommes plongés dans l'oubli et alternons constamment entre le passé et le présent. La permanence de la mémoire involontaire permet cependant, en alternance avec cette nécessité de l'oubli, de faire fi de la linéarité du temps, aussi rompue par les multiples répétitions, et de rester dans un temps suspendu, dans un « hors-temps ».

Le style même de Duras traduit cette complexité psychique où mémoire et oubli alternent continuellement, où voix et pensée se recourent et se rejoignent et qui, surtout,

« ... rend compte de cette impossibilité de la pensée à se ressaisir totalement par ces mots-trous, ces blancs, ces syncopes, qu'il creuse dans l'écriture et qui rythment l'avènement de la pensée mais qui aussi la reconduisent vers son gouffre à la recherche de ses restes... »³⁸.

³⁸ FERRIÈRES-PESTUREAU, Suzanne, op. cit. no 34, p.146.

Conclusion

Ce sont donc ces questions qui, pendant l'écriture de mon mémoire, m'ont travaillée tout autant que je travaillais moi-même. Questions auxquelles l'essai m'aura permis de répondre en partie, mais qui trouvent leur véritable solution – bien qu'aucune solution définitive n'existe réellement – dans l'activité créatrice elle-même. Activité au sein de laquelle je me suis évertuée à pratiquer cette écriture hystérique, telle que nous l'avons définie, basée sur les concepts de réminiscence et de symbolisation, présentant dans son fond et dans sa forme tout un réseau associatif de représentations inconscientes et conscientes. Après un premier jet, effectué plus ou moins dans un flux continu et au cours duquel je me suis efforcée d'avoir une « écriture à l'écoute » (repreons le titre d'un ouvrage d'Henry Bauchau), je me suis lancée dans un travail ardu et incessant de lecture et de réécriture, tentant de voir quel réseau s'élaborait à travers le récit et de cerner le code qu'induisait, presque malgré moi, l'œuvre littéraire. Les *Études sur l'hystérie* auront non seulement servi à alimenter la réflexion amorcée lors de l'écriture de mon mémoire mais également à diriger cette écriture, à la mener sur des sentiers inexplorés, sur des chemins sinueux sans autre but à atteindre que l'expérience de la création littéraire.

Bibliographie

ANZIEU, Didier, *Le corps de l'œuvre : essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), Coll. « Que sais-je », 1978.

BREUER, Joseph et Sigmund FREUD, *Études sur l'hystérie*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), Coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1996.

CIXOUS, Hélène, « Le rire de la Méduse », *L'Arc 61*, Paris, 1975.

DURAS, Marguerite, *Le ravissement de Lol V. Stein*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1997.

FERNANDEZ, Dominique, *L'Arbre jusqu'aux racines; psychanalyse et création*, Paris, Grasset, 1972.

FERRIÈRES-PESTUREAU, Suzanne, *Une étude psychanalytique de la figure du ravissement dans l'œuvre de M. Duras. Naissance d'une œuvre, origine d'un style*, Paris, L'Harmattan, 1997.

FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, Coll. « Petite bibliothèque Payot », 1975.

GUILLAUMIN, Jean, dir., *Corps création entre Lettres et psychanalyse*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (PUL), 1977-1978.

PROUST, Marcel, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Éd. Gallimard, 1971.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Phidal, Coll. « Maxi-Poche Classiques français », 1995.